

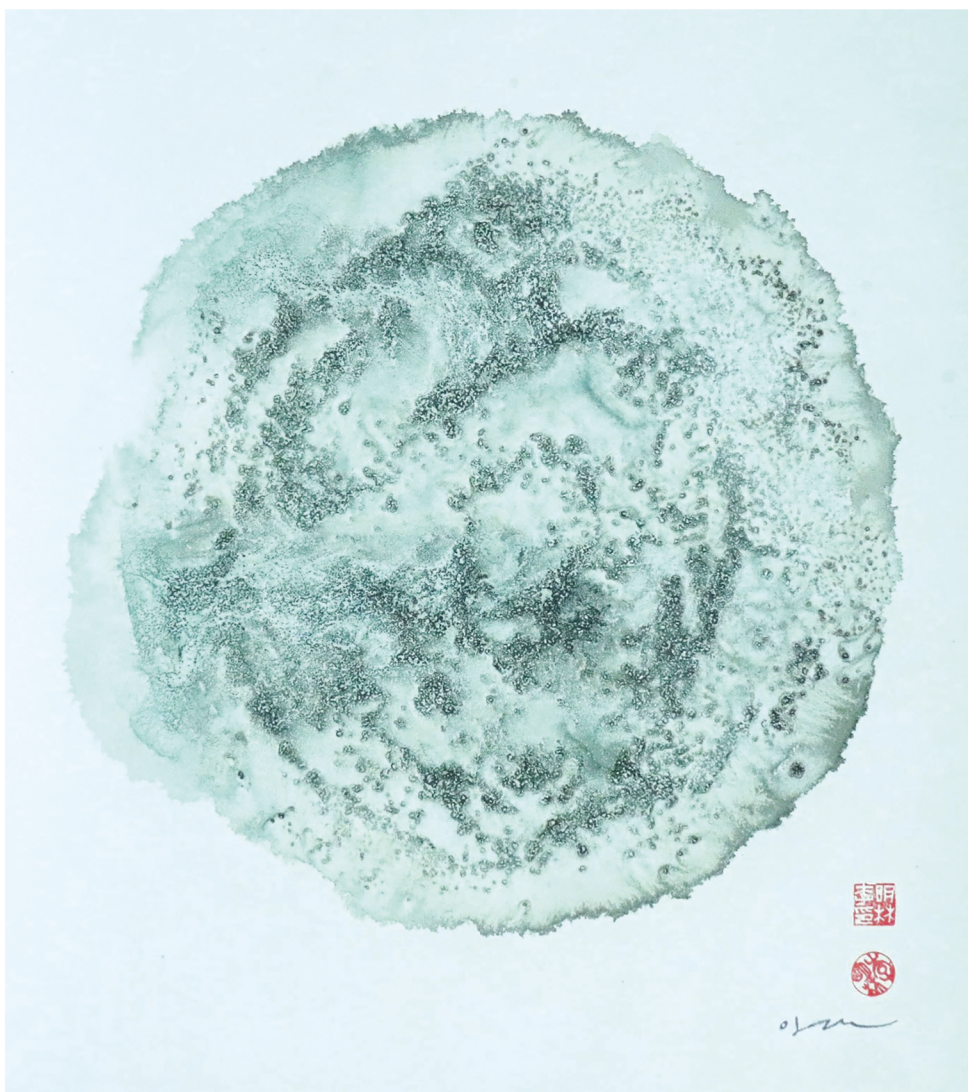
incertain regard

la revue

N°21 - été 2022

de la résistance au monde... à la confrontation à soi

Yi Myung Rim, *dreaming crystal*, 2020, technique mixte, 50 x 50 cm



DANIEL BROCHARD, GUILLAUME DECOURT, PATRICK FOURETS,
JEAN-PAUL GAVARD-PERRET, MARTINE GOUAUX,
CLAUDINE GUILLEMIN, XAVIER LEMAÎTRE, RONDA LEWIS,
GÉRARD LEYZIEUX, HERVÉ MARTIN, PHILIPPE MATHY,
GÉRARD NOIRET, JEAN PERGUET, THIERRY RENARD,
ELISABETH ROSSÉ, PATRICK WERSTINK, YI MYUNG RIM

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle

www.incertainregard.net

Le comité de rédaction est composé de

Catherine Champolion

Patrick Fourets

Jean-Paul Gavard-Perret

Martine Gouaux

Dominique Guertault

Patrick Guillard

Claudine Guillemin

Ronda Lewis

Gérard Noiret

Thierry Renard

Hervé Martin, Fondateur de la revue *incertain regard*

Katell Landier, Maire-adjointe à la Culture d'Achères

Avec les conseils de lecture de Pierre Benetti

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue :

contact@incertainregard.net

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8 000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier au format .docx, avec des marges verticales et horizontales de 4.5 cm, interligne 1.5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL	P. 4
Catherine Champolion	

AUTOUR DE GÉRARD NOIRET	P. 5
Entretien avec Gérard Noiret. Patrick Fourets	
Entretien avec Gérard Noiret. Martine Gouaux	
Rédigés à partir d'un entretien mené par Patrick Fourets et Patrick Guillard	
Texte inédit : <i>Une sorte de boléro</i> de Gérard Noiret	
Bibliographie de Gérard Noiret	

MISCELLANÉES	P. 28
---------------------------	-------

Sélection de la rédaction

Davenport. Grillons. Guillaume Decourt
Ephémère : instant au bord de la Seine. Xavier Lemaître
Ça tient peint sous le rouge. Ça pince le vide et offre l'amplitude. Gérard Leyzieux
Cadres (extraits). Elisabeth Rossé
Sous la surveillance du désert. Sensation de voyage. Patrick Werstink

Contributions des Chantiers d'écriture

Peur de l'orage. Patrick Fourets
Moteur ! Action ! La lumière est dehors. Martine Gouaux
Disparition. Claudine Guillemain

RENCONTRE AVEC YI MYUNG RIM	P. 45
--	-------

Par Ronda Lewis

CARTES BLANCHES	P. 50
------------------------------	-------

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : cinq textes
Carte blanche à Hervé Martin : Daniel Brochard. Philippe Mathy
Carte blanche à Thierry Renard : *Se glisser sous la peau des mots. Nous, enfants du chemin et de la liberté*

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR "Lire et faire lire"	P. 69
---	-------

Par Jean Perguet

NOTICES BIOGRAPHIQUES	P. 77
------------------------------------	-------

Éditorial

Pour le comité de rédaction,
Catherine Champolion

Voici une nouvelle livraison de la revue *incertain regard*. Une façon d'opposer aux troubles, violences et menaces, la réflexion, le temps long, la création toujours vivante. Deux visions contemporaines du monde qui mènent à deux expressions (peinture et poésie) dépouillées, visant l'essentiel. Précises.

Encre et papier.

Yi Myung Rim dont l'apparente concession à la tradition coréenne révèle une création très contemporaine depuis son atelier de Pontoise.

Très contemporaines aussi l'écriture et la réflexion de Gérard Noiret poète, critique et meneur d'ateliers d'écriture, de *Chantiers* comme il préfère les nommer, le fameux *work in progress*, belle expression. La littérature est partage, les deux entretiens qu'il a accordés en témoignent. Difficile de faire tenir en quelques milliers de signes la pensée et l'action de l'auteur. Des lecteurs du comité y parviennent. Lisons-les et lisons-le.

Nous retrouvons les cartes blanches comme des fenêtres sur le monde. Soulignons l'hommage de Thierry Renard à une amie peintre : le poème mémoire.

Pour clore ce numéro le *Journal d'un lecteur*, toujours fidèle, même si son parti pris cette saison est un peu différent. Comme un pas de côté.

Autour de Gérard Noiret

Entretien par Patrick Fourets

«... *Lisez, écrivez, changez la vie !*»¹

Avec Gérard Noiret, nous nous tutoyons, c'est l'usage dans les *Chantiers d'écriture* qu'il anime à la bibliothèque d'Achères. Mais, notre libre conversation portera sur sa *grande forme*, un travail commencé en 1984, œuvre toujours en construction. Pour en saisir le sens profond, comprendre sa composition et la philosophie de vie qu'elle incarne chez son auteur, nous l'avons interrogé.

La poésie, tu l'as découverte très jeune, en quelles circonstances ?

Mon approche est étroitement liée à mon histoire personnelle. Ma mère m'a confié (abandonné) à ma grande sœur à l'âge de cinq ans. J'ai rejoint mes parents à l'âge de dix ans. Tout cela a été violent et justifiera plus tard mon choix professionnel d'aide aux enfants. Choc culturel également entre le milieu de haute bourgeoisie (Aix en Provence) que je quittais et le milieu populaire de la banlieue parisienne². Dans ce chaos, j'ai été secouru par différents professeurs de français. Et il y a eu cette révélation : la lecture de la huitième des *Ariettes oubliées* de Verlaine par un professeur de français en classe de 6^{ème}.

Quelles ont été tes premières lectures ?

D'abord les vers comptés, ceux de Lamartine. Ceux de la période romantique pour leur côté fantastique mais aussi de la littérature de science-fiction. Et puis dès mon année en 3^{ème} au collège, j'ai écrit régulièrement. Mon orientation en école de sténo dactylo et la rencontre avec un jeune communiste partageant ma passion pour la poésie m'ont incité à l'âge de 17 ans à lire *Le livre d'or de la poésie* de Pierre Seghers – une anthologie non exhaustive.

Il y a ta période 1968/1978, déterminante ?

Effectivement, d'ouvrier spécialisé, je deviens Directeur de service en mairie. Je fais des études : philosophie, linguistique. Il y a l'accident heureux. Dix pages écrites sur la poésie française dans le cadre d'un examen sans rapport, lues par Christian Audejean qu'il publie dans *Esprit*, aboutissant à un article dans *Le Monde*, et à un passage radio à *France Culture*. S'ensuit la rencontre de poètes qui me sollicitent, l'amitié naissante avec Jean-Michel Maulpoix. A cette époque,

¹*Abécédaire aux tentations d'art poétique*, Gérard Noiret

²Dans l'abécédaire, la lettre V comme voix

je lis de manière systématique la collection Poésie/Gallimard. Je suis très avant-garde, cela aurait pu me mener à ne plus écrire. Mais je découvre ce que je nomme : le langage profond. Je suis en déception amoureuse. Quand je voulais dire mon état malheureux, j'écrivais des bouts de phrases, des non voulus, comme des lapsus. J'ai eu le sentiment de découvrir un minéral inconnu avec le besoin de l'exploiter. Jean-Pierre Lemaire m'a été de bon conseil, comparant l'écriture à la composition musicale pour la recherche de l'accord parfait. C'est-à-dire la résonnance, le sens. Ses critiques à propos de mes écrits, m'ont été bénéfiques : *Le pain aux alouettes* (Temps actuel, 1982) tiré et vendu à 1800 exemplaires, salué par la critique – « *un poète est né* » – Pourtant, ma rencontre avec Bertrand Py³ déterminera l'idée d'une grande fresque que je nomme *La grande forme*.

La grande forme, quelle en est la structure ?

C'est un travail dans le temps, non achevé. Une réflexion intellectuelle à partir de mon vécu dont le thème est la banlieue. Je la considère comme un lieu où les choses se font et se défont plus vite qu'ailleurs. Elle sera sans doute composée de 12 livres, chacun ayant des caractéristiques propres. Chacun devant pouvoir se lire séparément, mais néanmoins former un tout perceptible. J'ai arrêté récemment la période concernée : les années 1980 à 2005. Dès le début, j'ai choisi d'exprimer ma vision de l'évolution d'une banlieue parisienne à l'articulation des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles en choisissant des genres d'écriture différents : poèmes, théâtre, roman, nouvelles, chroniques, essais.

La grande forme je la vois un peu comme un arceau, au milieu il y a ce que je pense sur la poésie – articles, critiques et notes sur mes ateliers d'écriture – a priori autour, il y aura l'anthologie, un pastiche (Sei Shonagon), du théâtre (mes poèmes lus) et des recueils de poèmes.

De quoi se compose cette suite ?

Il y a d'abord *Chatila*⁴, un poème narratif. Le titre crée naturellement une attente politique pour le lecteur, mais je lui propose une prise de conscience.

Comme les bruits de la rue envahissent
la cuisine par la fenêtre mal fermée
ceux de la mort gagnent son sommeil
Souvent tu la retrouves
dressée pleurant dans le noir
mais ne sais pas joindre
les deux battants de sa nuit

³Directeur éditorial des éditions Actes Sud jusqu'en 2021

⁴*Chatila*, Gérard Noiret, Actes Sud, 1986

*Le commun des mortels*⁵, un recueil dont il a été écrit que c'est une suite en images de *Chatila*.

ÉTÉ
Un soir d'orage
si tu es seule
dans ta mythologie

allonge-toi chez moi
j'habite la pluie
(1969)

*Chroniques d'inquiétude*⁶, publié comme roman. Pour ma part, je préfère la terminologie de chroniques.

*Le Polyptyque de la dame à la glycine*⁷, un travail à part à l'histoire singulière. Une écriture sur un temps court (15 jours), après le refus d'un roman par mon éditeur, accepté par Flammarion, mais finalement, par mon choix, jamais publié. A la mort de ma mère, j'avais écrit des poèmes personnels. *Le Polyptyque* correspond à sa célébration.

Le terme élégie conviendrait bien, car le genre élégiaque mêle le lyrique et l'épique pour inviter les vivants à veiller à la mémoire et à poursuivre l'œuvre du disparu. Sa forme est particulière pour un roman ?

Ce n'en est pas un. Mais l'éditeur qui l'a voulu ainsi s'est montré enthousiaste. La publication a été quasi immédiate. Pour cet hommage, j'ai recherché une forme particulière avec des accents prononcés de poésie.

J'ai utilisé le terme polyptyque à dessein, prenant pour modèle l'un de ces ornements d'église autrefois. La partie en prose étant centrale par rapport à deux parties en forme de poème. J'avais une ambition de beauté pour cet ouvrage en rapport au magnificat de Bach.

Il y a aussi *Autoportrait au soleil couchant*⁸. Il repose sur un jeu d'hétéronymes fictifs. Châtelain, Ledéra et du Pontel sont des voix dissemblables réunies par leurs vibrations. Est-ce le moyen d'exploiter la richesse des poésies car le pluriel s'impose à l'évidence ?

J'ai été honoré de recevoir le Prix Max Jacob (2012) pour ce recueil. J'ai découvert dans du Pontel, caché en moi, un petit garçon à l'éducation catholique. Mais ne correspondant pas du tout à ce que je suis. Les trois auteurs fictifs ont des écritures que j'ai laissé monter de mon intérieur profond. Mon écriture a été portée, facilitée par mes lectures dont Claudel. La préface est un peu la quintessence de mes réflexions dans les articles que j'ai publiés et de mes expériences en ateliers d'écriture.

⁵*Le commun des mortels*, Gérard Noiret, Actes Sud, 1990

⁶*Chroniques d'inquiétude*, Gérard Noiret, Actes Sud, 1994

⁷*Polyptyque de la dame à la glycine*, Gérard Noiret, Actes Sud, 2000

⁸*Autoportrait au soleil couchant*, Gérard Noiret, Obsidiane, 2011

Elle se souvient d'un tas de choses
dont elle ne se souvient pas vraiment.
Elle n'a tenu aucune des promesses
d'une allure qui faisait d'elle une élève miraculeuse.
Maigre du visage, des bras et des jambes,
les joues aussi fripées que ses cheveux
sont en baguette de tambour, elle a perdu
ces yeux qui interrogeaient.
Ils lui servent maintenant
à contempler dans la file le dos qui la précède.

Et le roman qui bloquait tout ?

Il est presque terminé. D'autres textes aussi, prévus pour *la grande forme*. Je suis en passe de boucler mon marathon. Au bout, je me sentirai écrivain.

Il reste à attendre sa publication et celle de tes choix d'inédits qui viendront apporter leur lumière à ton travail d'autodidacte, cette suite de témoignages dont le sens justifie l'œuvre totale. Ta *grande forme* sera un aboutissement dans son architecture construite en pierres de mots. Une volonté de qualité littéraire s'appuyant sur ta richesse intellectuelle nourrie de ton expérience professionnelle au service de l'enfant et plus généralement des gens de banlieue. Pour bien saisir le sens de ta *grande forme*, le lecteur doit savoir que ta liberté d'écrire t'a amené à trois refus professionnels : très tôt un poste d'attaché de production à l'ORTF, puis un parcours politique, enfin tu as quitté l'écrin de *La Quinzaine Littéraire*. Recherche d'un équilibre entre le temps de lecture (critique littéraire), celui de l'écriture sans contrainte de temps éditorial et ta vie professionnelle en compréhension de la réalité de la banlieue, source de tes sensations d'écriture.

Parmi d'autres textes, ne faisant pas partie de la *grande forme* – *Toutes voix confondues*⁹, ou *Pris dans les choses*¹⁰.

Chaque matin, le nu de 7 H 01 traverse le couloir.
Lui, de la cuisine, tourne les yeux
afin de saisir au vol cet éclair.
Le prodige accompli, les empreintes
s'évaporant sur le carrelage, il boit son café
et n'a aucun mal
à imaginer Sisyphe heureux.

⁹*Toutes voix confondues*, Gérard Noiret, illustrations de Dominique Fajeau, éditions Maurice Nadeau, 1998

¹⁰*Pris dans les choses : 1985-2002*, Gérard Noiret, Obsidiane, 2003

J'ai ressenti une émotion particulière à la lecture de *Maélo*¹¹. Paradoxalement, *Maélo* est le seul recueil qui se rapporte directement à l'enfance, ton cœur de métier ?

En effet, ma vie professionnelle a tourné autour de l'enfant, avec aussi l'expérience des ateliers d'écriture. *Maélo* a une histoire singulière. Le recueil a été publié sans relecture, un cadeau-surprise de l'éditeur. Et puis il se rapporte à mes filles puisque *Maélo* est la contraction de Marjolaine et Laurette. Depuis, je suis devenu grand-père.

Avec ce vieux nounours qui en retrouvera
son œil
avec les mobiles qui voudraient bien
perdre la tête à nouveau

Avec la pâte à modeler qui s'étire en rêve
avec les premiers albums soucieux de leurs
couleurs
avec les jouets prêts à courir
les risques du métier

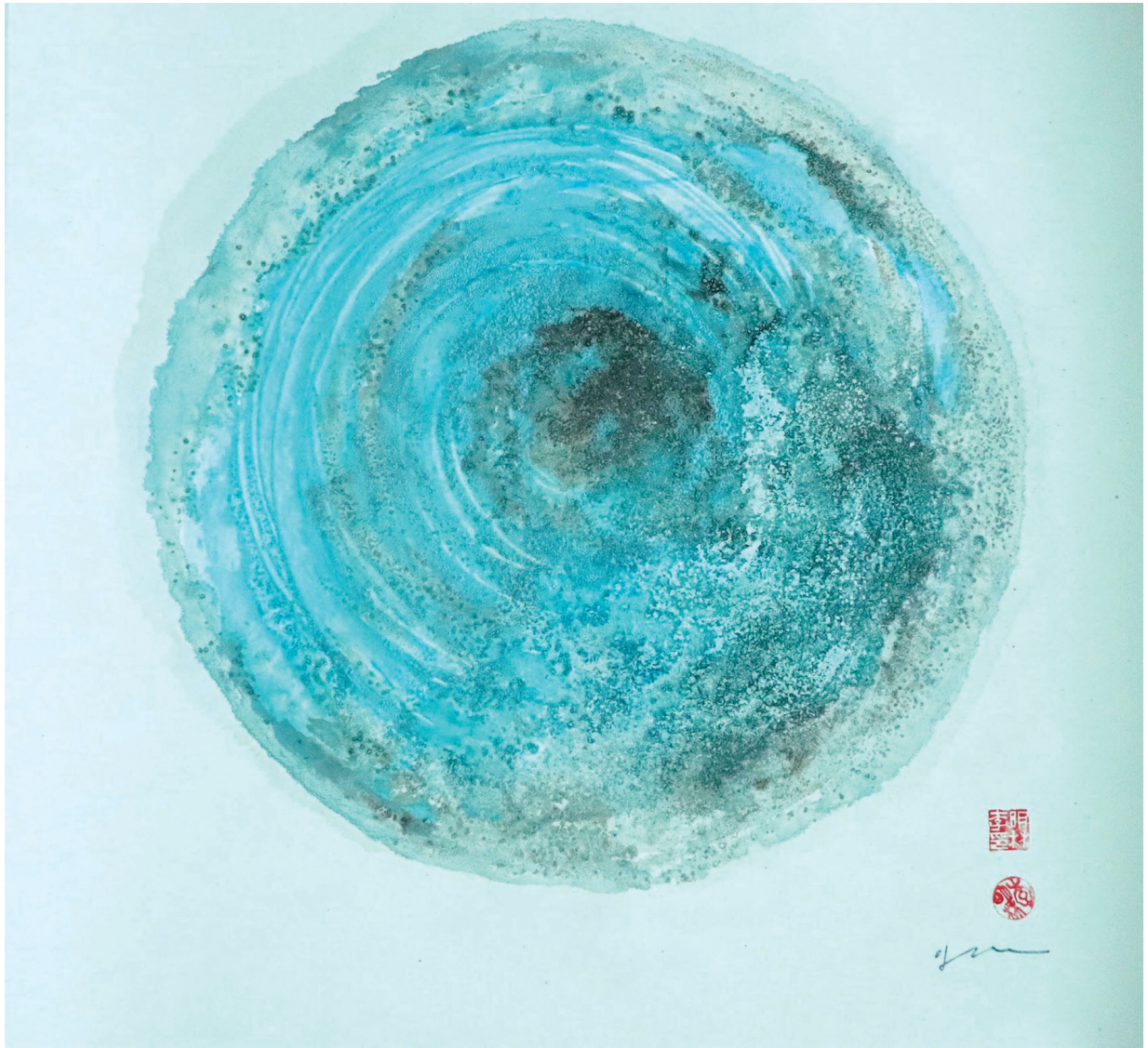
Ivre, ébloui, je t'attends

Ton œuvre, je la perçois comme une lumière blanche se diffractant au travers d'un prisme pour former un faisceau de couleurs poétiques. Chacun pouvant apprécier l'une ou l'autre d'entre elles.

Et tu nous cites la vérité d'une fillette de six ans rencontrée dans un atelier d'écriture :

« La poésie c'est quand il y a des mots, qu'on lève les yeux et qu'on fait : Ah oui ! »

¹¹*Maélo*, Gérard Noiret, illustrations de Sarah Debove, éditions L'idée bleue, 2006



the air that resonates, 2020, technique mixte, 50 x 50 cm

Entretien par Martine Gouaux

L'atelier d'écriture se réunit depuis cinq ans, lorsque Gérard Noiret nous propose un nouveau projet : la reprise d'une revue de poésie animée depuis dix-huit ans par le poète Hervé Martin qui désire se consacrer à l'écriture et souhaite passer le relai. A partir du numéro 11 paru en 2015, la municipalité d'Achères deviendra l'éditrice, elle assumera la logistique.

Le projet est ambitieux, nous nous embarquons dans l'aventure : continuer à faire vivre cette revue en ligne, accessible à tous, lui donner un nouveau souffle. Elle doit s'ouvrir à diverses formes de créations (poésies, romans, nouvelles...), interviews d'auteurs avec publications d'inédits. Prendront place également des entretiens avec des artistes et les reproductions de quelques-unes de leurs œuvres. Des notes de lecture et une sélection, par le comité de rédaction, de textes envoyés à la revue, compléteront les numéros.

Pour nous, la question de la publication devient immédiatement très concrète. Deviennent nécessaires l'approfondissement de la lecture, la confrontation avec la diversité des univers littéraires, poétiques. L'attention à la façon de travailler la langue et de dire le monde s'impose. Toutes ces rencontres, ces mises en mouvement, ce travail rigoureux, sont déterminants, ils éveillent en nous un soi possiblement plus vaste.

Vient alors le jour où il est temps de donner la parole à Gérard Noiret. Ce vingt-et-unième numéro nous en offre l'occasion.

Peux-tu expliciter l'importance que représente pour toi la reprise d'*incertain regard* et son animation par les membres de l'atelier d'écriture ?

Si un atelier d'écriture ne peut produire des textes aboutis, je reste persuadé qu'on peut contester le « recrutement social » des auteurs actuels et qu'il faut que des écritures partent d'ailleurs. Je n'aurais pas mené tant de *Chantiers d'écriture* dans des lieux réputés difficiles si je n'avais pas été convaincu que des œuvres fortes pouvaient provenir de là où on ne les attendait pas... Comme je dois beaucoup à la décentralisation culturelle et à ce que Gramsci a pensé avec son concept d'« intellectuel organique », je savais dès le départ que mon travail à Achères se développerait sur plusieurs années. Il a commencé par la volonté de faire vivre des expériences de langage à partir des forces potentielles du français et par la rencontre avec des livres marquants et des

auteurs. Il s'est poursuivi par des croisements avec le théâtre, les arts plastiques et la philosophie, puis par des lectures publiques soigneusement préparées. La dernière étape a débuté il y a trois ans. C'est celle de la prise de responsabilité intellectuelle. *incertain regard* est le lieu où vous êtes confrontés à ce qui doit être vécu et pas appris. C'est parce que le *Chantier* en est arrivé à ce moment que je ne peux plus avoir la place que j'occupais.

Comment es-tu devenu poète ? Quelles ont été les étapes qui ont jalonné ton parcours ?

Mon apprentissage a duré de 1963 à 1978. Pendant ces 15 années, je suis passé par le vers compté et la rime, le vers libre, l'écriture automatique, les collages, la prose et la parole en archipel. À chaque étape, j'ai dévoré les poètes les plus marquants de ces courants et les théoriciens qui ont analysé leurs pratiques. La secousse la plus durable a été celle du surréalisme. Même si après avoir lu Ponge et les auteurs du structuralisme j'ai fini par leur tourner le dos. Les derniers temps, empêtré dans les théories de la mort du sujet et de la beauté, et mes engagements politiques, j'ai presque cessé d'écrire.

Quels livres ont marqué ton écriture ?

Au commencement, *Le livre d'or de la poésie française*, de Pierre Seghers, la meilleure et la plus incitante des anthologies. Après, il y a eu *Alcools* d'Apollinaire, la *Prose du Transsibérien* de Cendrars, les *Manifestes du surréalisme* de Breton, *Stèles* de Segalen. Puis lire a fait boule de neige. Ma bibliothèque doit désormais comporter 7 ou 8000 titres.

Pourquoi faire terminer ton apprentissage en 1978 ?

Parce que ma vie s'est déchirée cette année-là et que le choc qui cumulait l'échec familial et l'échec politique a modifié un temps mon langage écrit. Ce que j'appelle le langage profond a fait irruption dans mes phrases. C'est à lui et pas à ce que j'avais appris, que je dois d'avoir écrit des textes ayant à voir avec la poésie. Dès que j'ai repéré les drôles de formulations qui dépassaient mon vouloir, j'ai su que j'avais ce qui me manquait, qu'il me restait à en domestiquer l'énergie. L'existence m'a donné ce qui dépasse le savoir et le travail. Ce que ni les études, ni les ateliers ne peuvent apporter.

Pourquoi dis-tu de ton premier livre qu'il est le seul dans ta bibliographie qui soit un livre de poète ?

Par coquetterie... et pour souligner la différence, très douteuse je te l'accorde, entre poète et écrivain ! *Chatila* est un livre d'écrivain. Il a fallu une réflexion sur sa structure pour qu'il existe, et il est nécessaire que le lecteur ait un minimum de connaissance des arts pour le comprendre. Alors qu'il s'annonce comme un poème politique, qui va dénoncer et ouvrir sur l'avenir, il est une critique

dialectique de ce genre. Ce n'est pas pour rien que le titre comporte trois syllabes et se termine par un «a» comme Guernica, alors que les villes de Sabra et de Chatila ont été attaquées ensemble. Un poème voulant intervenir directement dans le réel les aurait mentionnées toutes les deux...Au contraire, les poèmes du *Pain aux alouettes* ne nécessitent aucune connaissance préalable et m'ont presque été donnés.

Pourquoi « presque » ?

Parce qu'il a fallu une critique radicale des brouillons qui étaient des suraccumulations de bribes de langage profond, pour que leur utilisation devienne possible. Sans Jean-Pierre Lemaire, ces formulations seraient demeurées inutiles comme le pétrole avant l'invention des moteurs l'utilisant. Après un trimestre où j'avais décidé de passer à autre chose, j'ai eu un déclic. Je me suis levé chaque jour en reprenant ce que j'avais souligné la veille et de matin en matin les poèmes se sont succédé. Je n'avais qu'à trouver un titre et une durée de vibration aux formulations jusque-là incompréhensibles. Entre leur obscurité, ma connaissance de la banlieue et mes pratiques d'écriture ultérieures, l'alliage a pris sans effort.

As-tu eu du mal à te faire éditer ?

Pas du tout. *La Petite Sirène* (éditions Temps Actuel) était la collection où je rêvais d'être car elle me semblait manifester ce que pouvait être un communisme sans sectarisme. Je n'ai pas eu à envoyer mon manuscrit. Présentés par Jean-Michel Maulpoix, mes premiers poèmes étaient à peine parus dans la revue *Vagabondages* que Rouben Mélik m'a téléphoné. J'ai failli en mourir ! Malgré un nombre considérable de coquilles dues à un problème d'imprimerie, *Le pain aux alouettes* a été ma chance. Les 1800 exemplaires se sont vendus en 8 mois. On a parlé de moi à *France Culture* et dans les jurys de prix. Il y a eu de la presse. Curieusement dans le *Figaro Magazine*, mais pas dans l'*Humanité*.

Pourtant, durant les années 1970 tu as été adhérent et militant au Parti Communiste...

J'ai été en 72 un communiste pour le Programme Commun et pas pour la Révolution, et pas pour «la dictature du prolétariat». Après un temps d'opposition interne, j'ai quitté le PC lorsque le «globalement positif» l'a emporté, en 83, pour qualifier le bilan de l'URSS. Pour quelqu'un qui pensait que ce bilan était globalement catastrophique, l'air était devenu irrespirable. Reste que j'ai vécu de 1972 à 1978 une période d'une grande intensité : je suis passé de l'usine à un métier d'animation, j'ai dirigé un vrai village d'enfants, j'ai suivi un grand nombre de stages de formation, et les responsabilités – on m'a proposé d'être Conseiller Général puis Maire – m'ont permis de me réaliser. Pendant ces années, j'ai cru que les idées de l'euro-communisme l'emporteraient. Le rêve a fini en 1978, en même temps qu'un autre. Il m'a fallu repartir.

En quoi cette période a laissé son empreinte dans ton activité littéraire?

Elle a laissé des traces et une mémoire en colère dans le citoyen et dans l'intellectuel, mais pas dans le poète – encore qu'il existe une plaquette parue en 1976, *Soleil Jara*.

Ta poésie est «une poésie du politique», dis-tu, peux-tu préciser ?

Comme *Chatila*, les poèmes du *Commun des mortels*, de *Pris dans les choses* ne cherchent pas à dire avec plus d'émotion ou plus de rythme ou d'harmonie ce que disent les discours. Ma poésie n'est pas politique car je n'ai aucune révolte, aucune condamnation et aucun espoir à délivrer. Mon écriture cherche toujours le «beau» et l'imprévisible dans le langage. Seulement, elle tient compte du fait que les hommes et les femmes ont des raisons voire des convictions, que les paysages et les lieux de vie sont déterminés par des rapports de force, des idéologies, des enjeux de pouvoir et d'argent. D'où le «du politique» qui sous-entend que je ne crois ni à l'éternel, ni à l'universel, ni à une nature humaine qui viendrait d'un Créateur.

Dans ton travail de critique, tu aimes souligner que tu te sens militant. En a-t-il toujours été ainsi ? Quelle cause littéraire défends-tu ?

J'ai beau avoir écrit dans pas mal de journaux et revues, je ne me perçois pas comme un gardien de l'ordre esthétique. Je me bats pour la poésie à l'intérieur d'un combat plus général pour les valeurs d'un humanisme critiqué. Ce qui m'anime depuis 40 ans, c'est la certitude que l'art, grâce à ses détours, garantit la liberté, l'invention, l'émancipation. Si je veux défendre une cause, je le fais avec les moyens de la parole politique. Mes articles dans *Esprit*, dans *La Quinzaine*, dans *Le Monde diplomatique*, défendent, se battent pour. Au moment du clap de fin, je n'en regrette que deux. Ils étaient contre. Mis à part eux, je persiste et je résigne.

Durant quelques années tu as pris des cours de théâtre.

Oui, pendant 3 ans.

Quelles ouvertures ce travail sur l'oralité et le corps a-t-il initiées ? Quelles articulations fais-tu entre écriture et lecture, mise en voix ?

Mon prof avait été l'élève... d'un élève de Grotowski. Il a changé ma conception des lectures poétiques. Ce que j'ai appris physiquement a élevé mon niveau d'exigence en ce qui concerne la dimension sonore du langage. Au fil des séances en survêtement sur scène, j'ai découvert les propriétés de la voix, la qualité des silences et de la présence, j'ai appris à accepter qu'on s'approprie et qu'on transforme mon travail. J'ai eu cinq textes poétiques joués dans un théâtre, dont un que j'ai écrit, mis en scène et joué pour mes 40 ans. Le soir

de la première, il y avait plus de 600 personnes payantes et une cinquantaine de poètes invités.

L'un des cinq, Willy, a été joué à Achères.

Oui, avec une troupe qui mélangeait des comédiens professionnels et des amateurs. Là encore, quand j'y repense, la nostalgie m'envahit.

En mars 2006, France Culture, a mis en ondes *Le pont de la morue* : « roman de voix en cinq bavardages ». Est-ce pour toi l'équivalent d'une pièce de théâtre ?

Bien sûr, mais c'est une aventure très différente de ce que j'avais pu vivre en assistant à des répétitions ou en étant dans le public. Là, j'étais devant mon poste à découvrir une œuvre dont je n'avais signé que les paroles. Le rythme général, les apports musicaux qui matérialisaient les époques, la répartition des voix masculines et féminines, tout était nouveau. A la fin, j'ai tout de suite pensé à ma sœur qui est une seconde mère puisqu'elle m'a élevé et je me suis demandé ce qu'elle avait pensé en entendant à la radio des parties de sa vie, certes réinventées, mais tout de même reconnaissables, servir de toile de fond. Jusqu'à son coup de fil, j'ai oublié que l'émission rassemblait en moyenne 30 000 auditeurs.

Les éditions Tarabuste viennent de publier ton dernier livre. Autour de quels thèmes tournent ces poèmes ?

Après avoir exploré du côté de la poésie du politique, j'ai voulu définir une poétique du sourire. Pas le sourire niais ou satisfait. Un sourire qui part des haïkus et du *sfumato*. Un sourire qui se prolonge dans la direction de l'humour, du désir ou du fantastique mais qui s'arrête avant de leur correspondre ou au contraire qui les dépasse. *Rue chair et foins* n'a pas de thèmes à proprement parler. Ce n'est pas pour rien que sa première partie a pour titre *Un beau désordre* et que la seconde, *En passant*, est un enchaînement de sensations qui suggèrent sans être développées. L'ensemble est une déambulation à travers des moments de vie qui remontent parfois aux années 90, et que j'ai réinterprétés sans aucun souci de vérité ou de réalisme.

Entre 2011 et 2019, année où Obsidiane a sorti *En passant*, tu n'as rien publié. Pourquoi ce long silence ?

Parce que le monde poétique a changé, parce qu'*Action Poétique* a cessé de paraître, parce que Maurice Nadeau est mort, parce que le numérique a gagné, parce que les articles, les ateliers et les voyages ont maintenu les apparences... parce que je ne faisais que me répéter.

Comment a-t-il pris fin ?

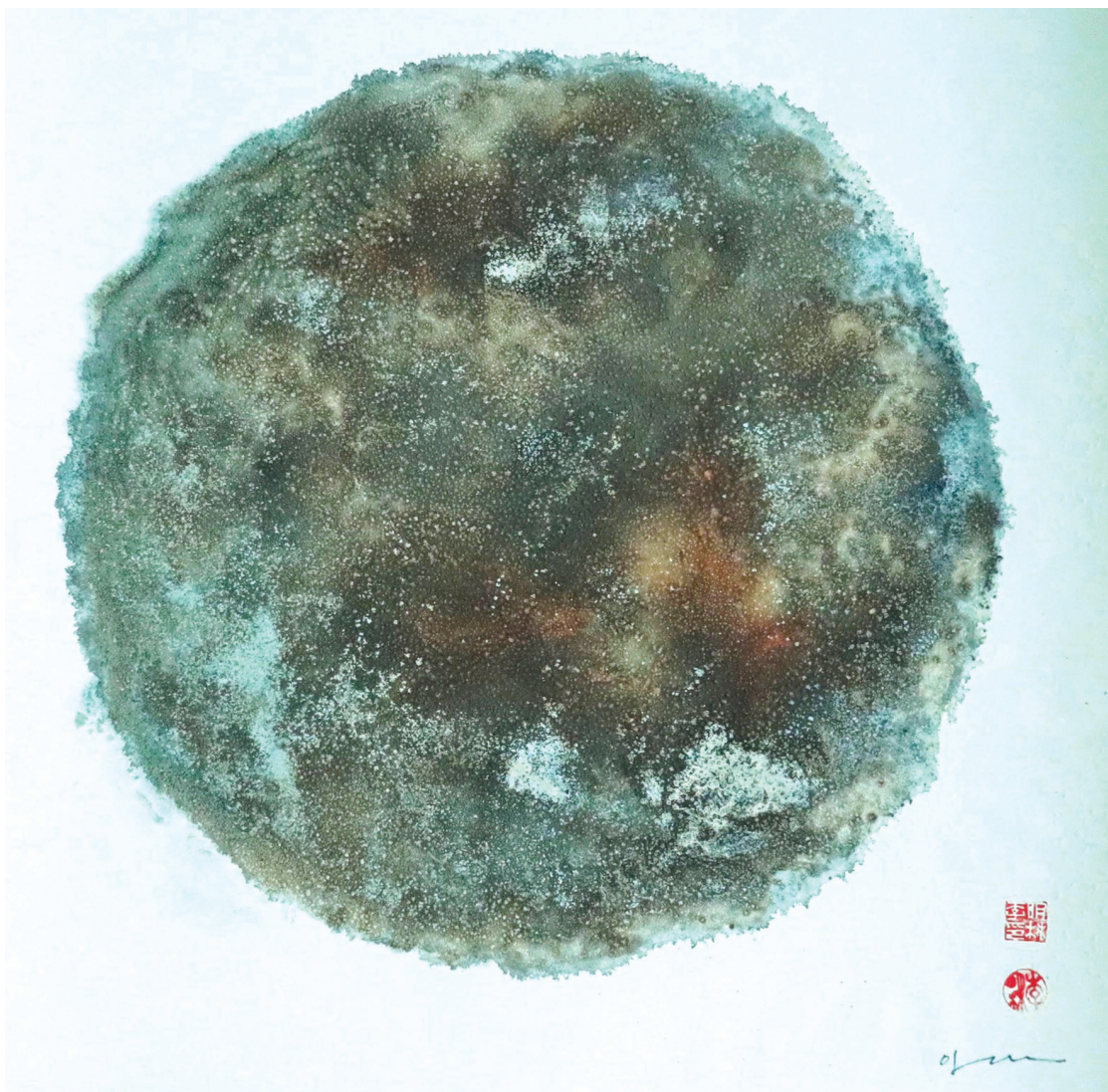
Après *Autoportrait au soleil couchant*, j'ai continué à écrire mais je voulais rester fidèle à mon idée de publier à chaque fois un livre différent par sa structure et sa visée. J'en étais à me résigner parce que rien de neuf n'advenait lorsque le hasard a bien fait les choses. Afin de répondre à une invitation du Festival des Trois Rivières au Canada qui précisait que les lectures ne devaient pas excéder 3 minutes, j'ai mis au point des petits poèmes verticaux : 6 ou 7 vers de 5 ou 6 syllabes, avec un silence augmenté entre les vers. A partir d'eux tout est reparti. Cette petite forme m'a permis de me défaire d'une angoisse venue de l'enfance et des années passées dans un service où je côtoyais quotidiennement la misère. Puis elle a servi d'accélérateur aux poèmes développés et m'a amené à réinterpréter les moments que j'avais notés sur mes carnets. Il ne me manquait plus qu'une occasion pour avoir de nouveau envie de publier. Quand François Boddaert m'a proposé d'entrer dans sa nouvelle collection, *Rue chair et foin* était très avancé. J'avais besoin de retours, de savoir si ce qui avait fonctionné oralement soutiendrait l'épreuve de la lecture muette. Je lui ai proposé *En passant*, qui était la seconde partie, le final, du manuscrit. Quand j'ai signé le service de presse, je me suis rendu compte que cette fois mon livre correspondait à l'individu en devenir que je suis ou voudrais être. Que j'entendais une voix qui n'était ni celle de l'angoisse du moi profond et ni celle du je quotidien. Cela a été déterminant pour mettre un point final à *Rue chair et foin*.

Que ce soit lors des ateliers d'écriture, lors de l'animation de la revue ou dans son interview, la parole de Gérard Noiret est portée par une belle énergie, nourrie par une profonde connaissance de la poésie, de la philosophie, soutenue par la conviction que d'autres paroles demandent à naître, libres, également chez les timides, les rêveurs, les mal assis des bancs d'école, ceux qui demeurent sur un seuil ou dans les marges.

Après l'accompagnement, vient un temps où il convient d'être lâché – pas tout à fait malgré tout – un temps où il faut expérimenter une solitude d'écriture, sur un projet au long cours, chercher à résoudre toute sorte de problèmes : ceux du lien entre sens et forme, du continu et du discontinu, de la composition, autrement dit, il s'agit de construire...

C'est ainsi que les participants de l'atelier sont mis sur orbite, invités à publier. La perspective de création d'une collection, par lui tracée, reste cependant ouverte. L'avenir dira si la municipalité et la bibliothèque concrétiseront ce projet.

Gérard Noiret, quant à lui, met progressivement un terme à son travail de meneur d'atelier d'écriture et de critique, pour se consacrer pleinement à la poursuite de son œuvre.



mutation, 2020, technique mixte, 50 x 50 cm

Gérard Noiret

Une sorte de boléro¹

Texte inédit

(1)

LES AMANTS

Et même s'ils devaient
s'effondrer sur eux-mêmes

ce serait
à la manière des étoiles

en projetant
une impensable lumière

PETIT PRÉCIS D'ÉTHOLOGIE

Au soleil

Lions et lionnes

Sont bien les seuls

À ne pas agiter

Leurs pattes

Au niveau des oreilles

Dès qu'approche

Une caméra

¹Proses et phrases coupées, étapes d'un travail en cours. Le texte original se déroule avec un poème par page.

AU JOUR LE JOUR

De rond-point en rond-point, suivie par les yeux d'un poisson des profondeurs,
l'appétit d'une bête soumise aux pressions, elle a retrouvé sa chambre à l'étage.
Elle y dort maintenant, assurée que nul prédateur livré à sa préhistoire ne
découvrira de faille permettant d'infiltrer son sommeil.

PÂQUES

Sur fond

De querelle théologique

Les cloches de la cathédrale

Et des chapelles de quartier

Refusent que leur voisine

Ait le dernier son

D'où ces heures

Avant que cesse

Le tintamarre

LIEUX COMMUNS

Chez Nazim, tout le monde tutoie tout le monde y compris les femmes, dans le brouhaha des différences. Sous les néons roses, les repas se moquent pas mal des origines : chacun est de partout, nul n'est de nulle part, et personne ne comprend

COULOIRS

l'enfance n'a pas manqué de loups

(2)

LES AMANTS

Aussi loin qu'ils aillent, aussi
insituable que soit leur rencontre,

chacun sur son rivage
ils lancent des pierres sur l'océan

des paroles tenues
entre pouce et index

PETIT PRÉCIS D'ÉTHOLOGIE

Nourris au bec

Dans la cage

Les apprentis serins

Rejoindront

Les rangs

Des oiseaux pour qui

Voler

Est un crime

AU JOUR LE JOUR

Dans l'annexe, Soucieux de montrer combien ses problèmes résultent d'une avalanche de revers digne d'une partie de Tetris, le chômeur aux mains blettes est loin d'imaginer que les yeux qui le fixent se réfugient à l'intérieur d'un monde dans lequel la misère ne touche à rien,

ABEL

L'œil peut le poursuivre

Peu lui importe

Son crime n'est pas

Le meurtre de Caïn

Mais de faire

Passer son frère

Pour l'assassin

Aux yeux

Des siècles et des siècles

LIEUX COMMUNS

Rentré au Point du jour, il dit vouloir un verre d'eau au patron qui acquiesce en lui servant une bière. Au-dessus des bouteilles, l'écran enchaîne les éloges sur le plus jeune président. Un moustachu, les cheveux filasses sur une veste en cuir brun, stigmatise ceux qui ont encore mis un bulletin de malheur dans l'urne. Il a des inflexions de Ferrat dans la voix. Le soleil qu'il évoque réchauffait déjà les ouvriers de la Commune.

INFINI

paysage gris avec joggeurs

PETIT PRÉCIS D'ÉTHOLOGIE

Moteur coupé

La mouette

Chute comme une pierre

Avant de se maintenir

À grands coups d'ailes

Puis de prélever

Un impôt injuste

Aux poules

Qui s'indignent.

LOIN DE LA SYRIE

Adossée à la tour Montparnasse, les yeux entre bonnet de laine et couvertures, une famille jetée vive dans l'exil tente de dormir. La mère tient sous ses bras des enfants qui ne savent plus rêver. Le père, à qui incombe de mendier, interpelle un autre père. Qui fuit dans la nuit le sabir plaintif des réfugiés. Qui revient sur ses pas. Qui déplie un billet. Qui calcule le temps qui lui reste. Qui s'explique dans le sabir gêné de la compassion.

MARIE-MADELEINE

Attentive

Aux consignes

Du mari

L'épouse au chignon

Libère ses cheveux

Et les fait rayonner

Dès la

Fermeture des portières

LE HANOÏ

À deux pas de la gare et des bus, l'endroit bénéficie d'une clientèle en continu. Des hommes la casquette à l'envers, des femmes aux cheveux teints y prennent leurs cigarettes, y valident un loto, y grattent méthodiques, y jouent compulsifs, pendant que le patron et son fils, des asiatiques, poussent les croissants, lancent un expresso, lavent des tasses, tendent un jeton... tout en soutenant trois discussions à la fois. S'ils parlent des bribes d'on ne sait combien de langues, rire les sort des situations embarrassantes. Personne ne sait de quoi ils sont proches, à part de l'argent et des boat people.

OBSTINATION

la lune n'en fait qu'à sa tête



© M. Noiret

Bibliographie succincte

Cote : P NOI

Chatila - Arles : Actes Sud, 1986.

Le Commun des mortels - Arles : Actes Sud, 1990.

Tags - Paris : Maurice Nadeau, 1994.

Toutes voix confondues / illustré par Dominique Fajeau. - Paris : Maurice Nadeau ; Achères : Municipalité d'Achères - Yvelines, 1998. - (Les Beaux jours)

Pris dans les choses : 1985-2002 - Paris : Obsidiane, 2003. - (Les Solitudes)

Maélo / illustré par Sarah Debove. - Chaillé-sous-les-Ormeaux : L'idée bleue, 2006. - (Le Farfadet bleu)

Atlantides : (héroïc poésie) - Ivry-sur-Seine : Action Poétique, 2008. - (Collection Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne)

Autoportrait au soleil couchant - Paris : Obsidiane, 2011. - (Les Solitudes)

En passant / illustré par Jean-Louis Gerbaud. - Sens : Obsidiane, 2019. - (Le carré des lombes)

Rue Chair et Foins : (2006-2018) - Saint-Benoît-du-Sault : Editions Tarabuste, 2022.

Cote : R NOI

Chroniques d'inquiétude - Arles : Actes Sud, 1994. - (Générations)

Polyptyque de la dame à la glycine - Arles : Actes Sud, 2000. - (Générations)

Essais

L'illettrisme en toutes lettres / sous la direction de Camille-Frédérique Blind ; préfacé par Laure Adler. - Quincy-Voisins : Flohic, 1999. - (Expressions)

Contient : **Un atelier d'écriture à l'armée, rencontre avec Gérard Noiret** / Gérard Noiret
Cote : 302.2

La Langue à l'œuvre : le Temps des écrivains à l'université / établi par Patrick Souchon ; avec la collaboration de Valère Novarina, Dominique Viart et Gérard Noiret. - Dijon : Presses du réel ; Paris : Maison des écrivains, 2000.

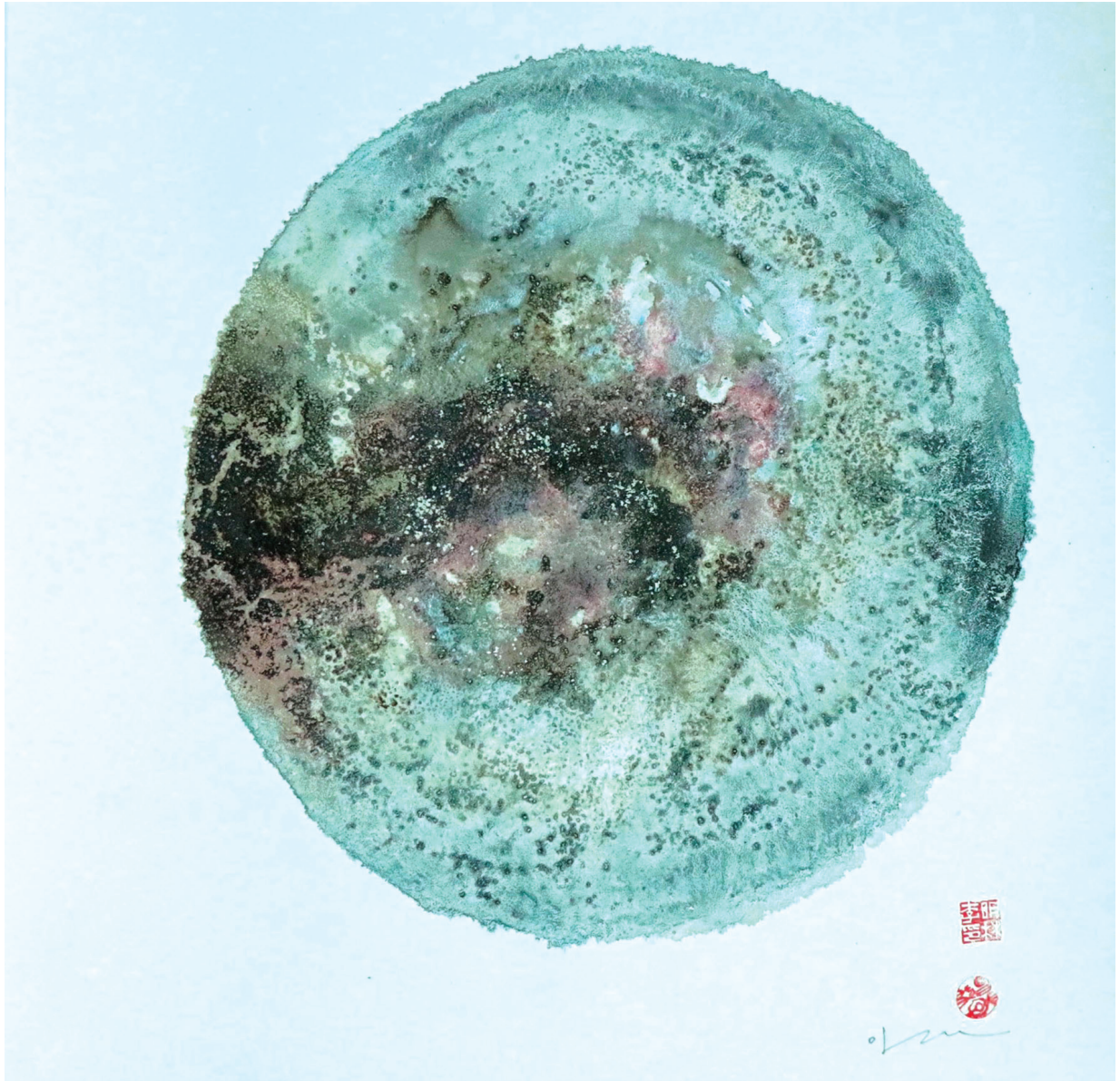
Cote : 808.02

Aux dires de l'écriture / sous la direction de Patrick Souchon et Marie-Odile André

Contient : **Petit abécédaire à propos de l'éducation artistique** / Gérard Noiret. - Paris : Presses universitaires de Paris 10, 2008. - (Ecrits)

Cote : 808.02

Gérard Noiret est membre du comité de rédaction des revues *Europe* et *En attendant Nadeau*, et publie régulièrement des articles dans *Le Monde diplomatique*.



essence, 2021, technique mixte, 50 x 50 cm

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Guillaume Decourt

Davenport

Le temps était froid et brumeux
Nous étions simplement heureux
J'avais l'âge du Christ en croix
Le Pacifique était austère
En moi tout était simple et clair
Il suffisait d'aller tout droit

J'avais très faim comme toujours
C'était le début du parcours
Nous nous dirigeons vers Big Sur
À gauche un petit restaurant
Tu ralentis subitement
Afin de garer la voiture

Il y avait des Mexicains
Assis sur un banc de parpaings
Ils fumaient devant le *diner*
En nous regardant méchamment
Je prenais un air nonchalant
Mais pour tout dire j'avais peur

La façade était jaune et bleu
Sur l'enseigne on voyait en creux
Une baleine hors des flots
C'était je crois à Davenport
Je poussai fermement la porte
On nous installa aussitôt

Grillons

C'était il y a deux ans les grillons
De Mulholland Drive t'en souvient-il
Mon amour ? et se déroulait la ville
En dessous tandis que nous serpentions
Dans les collines j'étais joyeux comme
Un gitan les maisons des milliardaires
Se succédaient entre les belvédères
Tu conduisais je fredonnais cet air
« Loin d'ici dans ma forêt vit un homme
Qui est libre personne ne le sert »

Xavier Lemaître

Éphémère

Instant au bord de la Seine

Très haut niveau d'eau, ciel bas, fort loin au levant
Six grands cygnes majestueux sillonnent la Seine.

Ce sont trois couples immaculés, nonchalants.
Ils valsent Tchaïkovski et content Andersen.

Cent très gros goélands se débattent en criant
Car ils se querellent pour convaincre leurs reines.

Sur les basses berges, d'élégants cormorans
Silencieux, s'abritent puis se rassérènent.

Ensemble, ils rêvent du très vaste océan
Qui oublie les doutes, lave les longues peines.

Un bel oiseau d'une belle oiselle s'éprend,
Leurs deux silhouettes couronnent le vieux chêne.

De très nombreux becs allongés se mettent en rang,
Leurs ailes écartées prêtes à entrer en scène.

Certains regardent passer le train de chalands
Qui lentement, mais sûrement, convoie les bennes.

Quand s'évanouit le cortège pénitent,
Le fleuve cède au ciel l'espace de l'arène.

Les lestes palmipèdes quittent le dormant,
S'élancent sur l'onde : ils ont brisé leurs chaînes.

Ces contemplatifs sont de nobles conquérants,
Le ciel est leur royaume où ils lâchent les rênes.

Avec sel, ciel, sable, soleil dans le sang ;
L'ivresse anime leurs rémiges et leurs pennes.

Irréfragables seront les méfaits du temps
Si aucune plume ne les tient en haleine.

Grâce à parole adressée et entendement
Tout geste éphémère fait un acte pérenne.

Gérard Leyzieux

Ça tient peint sous le rouge
Boules de clair-obscur qui ne bougent
Souffle tendu au fil de l'attente
T'inversent et sens et mots
Vers une seule direction du son
La couleur des pleurs du pinceau
Il effleure la rondeur des astres
Et se perd en l'extérieur de l'existence

Ça pince le vide et offre l'amplitude
Du bout des lèvres s'évade le silence
Tout en douceur souffle la chaleur intérieure
Appelant à l'hémorragie de mots contraints
Pour en développer la force trop longtemps éclipsee

Elisabeth Rossé

Cadres

Extraits

Là où cela multiple
Avec cette insistance
Nécessaire sous les yeux

C'est un étalement
Qui passe sur les grands mots
Et qui suspend le temps arrimé aux paupières

Noir
Qui n'est pas
Qui bourdonne et tressaille
Noir qui noire et

Qui noire
Noir encore
Entonné comme un chant appelé à tenir
 Un chantier d'entonnoirs
Noir

Car tenir
C'est bien tenir ensemble
Tenir ici
Et là
Tout un lot de mystères
Qui sont là pour se taire
Sans humeur
Se montrer et se taire
S'éloigner et se taire
Faire retour et hurler
Leur intensité muette

Voici l'inaccessible et là
Ce pré de luminions qui dansent avec lenteur sous un repli de chair
Comme sous une voûte
Voici l'œil dans l'attente
Que le jour
Balaye sa courte transe

Il faut nous décoller
Sensiblement
De cette nuit épiée sous une peau de pierre
Entravée d'horizon
Moissonnée de prières

*

Au noyau vert du drap
Nuit coupée
De l'intérieur
D'où surgit cette obscurité
Elle, amande
Déposée sur la table

*

Les fruits ne sont pas mûrs
Mais on les vend quand même
Campés sur leur noyau
Poli

Les mains sont affamées
Elles s'appliquent tant dans leurs manies de tenancières

Nos squelettes se tiennent droits
Equarris de mimiques
Leur vanité nous presse mais leurs regards
Sont lointains
Ils visent une certaine peau
Et le goût filandreux de la chair
Caressée par cet Autre
Une fois

*

Tenir
Ce verre
Nos mains ne savent plus
La mesure
De la table à la bouche de la bouche à la table où le poing est serré
Il faut choisir
Œuvrer ce face à face
Achalander nos lèvres
De cette eau
Tenue à bout de doigts
Ou en silence
Dévoiler la parole
Le verre toujours
Poing serré
Retenu sur la table

*

Rue passante
Une voix joue au gospel
Derrière les barricades
Voix du matin
Tessiture moyenne
Le ciel tient bon
La tyrolienne
Y glisse comme un détail
On voudrait que la voix soit vive
On voudrait que le corps soit *live*
Présence, présence, (*silence*) présence
Les planches qui balisent l'ouïe sont tellement inégales
Elles édentent le quai
De la ville baleine
Qui ouvre ses fanons
Au son du transistor

*

Patrick Werstink

Sous la surveillance du désert

Les poètes charognards du réel
négligent ce que le dicton dit
dans le taudis de son message

Les poètes leurs pieds tondent
tous les chemins du monde

Ils se rient des luxures de faunes
aphones glaviottants d'usure

Les ronces acérées qui pénètrent leur peau
leur impriment aussi l'amour de vivre

La longueur de chacun de leurs jours
se compte en ères ou en siècles
mais leurs fleurs blanches voguent
sans éternité

Ils ne dissimulent pas leur visage
pour mieux mesurer la brise sur leur joue
s'il le faut ils pourlèchent la peste
pour cristalliser la gemme non encore formée

Leurs yeux s'allongent loin de l'ankylose
de nos lentes gestations encore inachevées

Ils décrivent la porosité des parois de nos mondes clos
Ils recueillent une goutte de rosée au fond d'une corolle
fugace en rêvant qu'elle fera tout refleurir

Sensation de voyage

La mer a rincé le soleil brûlant
sous le bec pointu des oiseaux blancs

La lumière du soleil était plus astringente
que le vent
sans que le temps ne se dilate

Ne pouvoir fraterniser avec les rochers
Connaître de vos rêves quelques plis d'éventail
sourires trop brefs qui ne peuvent s'allonger

Ne pouvoir jamais habiter votre île
tandis que la viande pleure dans les abattoirs

Sous le bec pointu des oiseaux blancs
gratter le salpêtre de soi-même
des murs se rongent

Il meurt de beaux crépuscules
qui n'ont jamais connu l'aube
de l'immense oubli futur

L'amour était un jeu d'optique
dans une brèche de l'espace

La mer a rincé le soleil brûlant

Contributions des *Chantiers d'écriture*

Patrick Fourets

Peur de l'orage

La forêt donne vie aux rires d'Antoine, l'enfant vagabond, dans son estivale en douceur naïve. Son tapis floral agrémenté les nuances vertes des clairières que dominent les épicéas, enjôleuse dans son mystère. Mais quand vient l'orage, quand elle gronde de tous ses bois, elle attire à elle une horde indéfinissable.

Au loin, un éclair de feu traverse l'aile d'un oiseau en fuite. Sans doute un busard cherchant un couvert protecteur. Maintenant Antoine devine à peine la trace du sentier menant à la forêt. L'été se défigure à vue d'œil. Le gris enveloppant relie la terre au ciel. Le tonnerre répercute déjà la colère céleste qui va se muer en trombes d'eaux. Redoutable dans son approche, l'orage bientôt sera présent au-dessus de la maison forestière. La pluie inondera l'espace.

Quel après-midi de juillet. L'orage vit dans sa solennité effrayante. La pluie turbulente frappe à la porte, exprime sa violence sur la vitre de la fenêtre dont les volets n'ont pas été fermés par le garçon, faute de temps.

Surpris dans son jeu, la cour est l'endroit idéal pour organiser des grands prix automobiles, il n'a pas pensé, non plus, à allumer la lumière en rentrant en toute hâte.

La menace se présente, sournoise. Indomptable peut-être ? A l'écoute des bruits bizarres qui l'entourent, Antoine sent la peur le gagner.

Il se sait dans l'isolement, à l'intérieur de l'unique pièce du rez-de-chaussée. Progressivement elle se plonge dans le noir. Chaque meuble, chaque objet, devient une ombre mouvante. Il exprime une solitude inquiète. Le désespoir vient. Vérité de l'enfant en cet instant qui lui mord le ventre.

L'horreur, fragile à son âge, Antoine n'a que quatre ans, nait avec ces fantômes informes surgissant depuis la forêt transformée. Très réels dans sa tête à chaque orage. Ils s'évaporeront comme par magie dès que le paysage familier aura retrouvé ses couleurs.

Les arbres ont depuis un moment déployé leurs bras tentaculaires d'où s'échappèrent les créatures sans nom, présageant le pire, cruelles comme la sorcière dans ses livres à la couverture cartonnée. Sur le chemin qui n'existe plus, noyé par des eaux torrentielles, indomptables, dans sa pensée de petit garçon brutalisé par la force de l'orage, s'avancent ces animaux maléfiques. Ils entourent le chalet comme à chaque fois mais ne cherchent pas à y pénétrer. Ces bêtes doivent attendre un ordre donné par une sorte de berger mutant qui ne s'est jamais signalé. Est-il si jeune pour ne pas être capable de diriger les monstres qui l'attendent ? Est-il en chemin, aujourd'hui, pour le pire ? Il les entend pourtant ces animaux, mais il ne les comprend pas. Un sage ou une fée, présent dans les parages, lui serait d'une grande utilité. Et ce gris, comme un hurlement dévastateur !

Sa peur a exigé une cachette. La meilleure place, sans y réfléchir, d'où il pourra voir sans être vu, se situe sous la longue table, si grande et si large qu'il peut s'y dissimuler sans soucis. Si la foudre parvient à se frayer un passage pour pénétrer dans la maison, il est sûr qu'elle ne pourra pas l'atteindre. Son imagination, la source de sa peur, est aussi celle de sa survie obligatoire ! Le garçon, par prudence, s'immobilisant en position accroupie dans ce home de survie.

C'est l'heure du goûter, posé juste au-dessus de sa tête par sa grand-mère descendue au village pour quelques courses, dont le pain, une couronne croustillante. Il serait bon de se régaler d'une tartine de miel. Impossible pourtant, sa main trop petite ne lui permet pas d'accéder jusqu'au plateau de la table. Quel malheur !

Et la pluie qui tombe sans cesse. Il voudrait crier : à l'aide, mais la maison forestière est isolée, à l'orée de la forêt. Il pense à sa mamie, rustique parfois, mais qui le gâte selon ses moyens restreints, une louve capable d'affronter n'importe quelle créature pour le protéger. Hélas, elle n'est pas là. Pourvu qu'elle ait pu se réfugier chez une amie. Madame Martin, par exemple, si gentille avec lui. Il l'espère de toutes ses forces. Il est inquiet quand même. Elle aurait pu appeler, mais il ne comprend rien au téléphone à cadran d'un autre temps. Il lui tarde qu'elle soit de retour, que tout redevienne normal.

La crainte le possède. Elle s'exprime avec force. Tenir. Antoine dans sa cachette se dit : « ne tremble pas ».

Au bout d'un moment, retrouvant du courage, il passe la tête hors de son abri. La peur, suivant l'orage, s'éloigne. La pièce reprend ses couleurs vraies, celles qu'il aime. Et cette première clarté derrière les carreaux embués. Il se promet, comme à chaque fois, de résister, d'affronter en homme ce moment lourd, si bref dans la réalité. L'orage est un voyageur de passage.

La pluie a presque cessé. Les gouttes rebondissent encore un peu sur la margelle devant la maison. Mais c'est la délivrance. Il est temps de sortir de la cachette et de manger une tartine de miel. Cette fois encore il a survécu.

Saisi d'un espoir immodéré, Antoine se redresse sur ses jambes et se précipite vers la porte. Il a reconnu la lumière blanche qui se dédouble. Un halo magique offrant une trace vivante. La masse informe devenant progressivement une automobile s'échappe du brouillard humide. Antoine, maintenant sur le pas de la porte, se tient debout dans une posture héroïque.

La peur retournera s'enfermer dans une partie de son cerveau jusqu'à disparaître définitivement un jour ou l'autre. Le petit gars de la ville doit pourtant continuer l'apprentissage de celle-ci.

Le ciel d'été reprenant son visage de saison, en taches successives, le sourire affleure à nouveau sur son visage.

Demain, c'est sûr, il accompagnera sa grand-mère pour aller cueillir bolets et coulemelles là où elle a ses habitudes.

Martine Gouaux

Moteur ! Action !

Te voilà enfin à pied d'œuvre, avec femme et enfants, réunis pour une nouvelle vie, à Saint Louis – en wolof Ndar, abreuvoir.

Elle, était prête à te suivre n'importe où : *dans un bled au fin fond de l'Afrique ou du pays indochinois, si celui-ci revenait à la France [...] perspective qui m'enchantait puisque nous serons réunis. La vie doit être ouverte. Dans la métropole la vie finit toujours par devenir médiocre et bourgeoise.*

Vous y êtes donc à cette promesse. Vous avez soif tous deux d'une vie à inventer, loin du carcan familial et du vieux monde, meurtri.

Tous deux comme tant d'autres, ballottés par la guerre, et quand elle s'achemine vers sa fin, quand Prades se libère, plus rien ne tremble, vous êtes ensemble. La joie vous donne des ailes, par les chemins, entre prés et champs,

vous ne le manquerez pas, vous allez voir déguerpir les derniers camions de l'armée allemande. Dans la débandade ça tire, et vous raconterez en riant que vous vous couchez dans l'herbe des fossés... Vous espérez le retour d'un frère, l'un prisonnier en Allemagne depuis cinq ans, l'autre passé par les Pyrénées rejoindre le Maroc par Barcelone.

Toi, comme tant d'autres, tu as traversé la guerre, subi le rationnement et débusqué la propagande, ton cap aura suivi malgré les aléas. Vaille que vaille, d'un côté à l'autre de la ligne de démarcation, tu as franchi les épreuves, passé examens et concours, le jazz et la danse t'ont nourri.

Les dimanches à Paris avec les camarades des Auberges de Jeunesse (A.J. disait-on) vous chantez. C'est suspect ! Tu es pris avec les copains. Au printemps où il ne fait plus de doute que frémit l'espoir, tu fais connaissance avec la vieille prison de Fresnes. Sous toutes ses formes, penses-tu, la liberté se conquiert : gymnastique en cellule puis évasion du train qui vous conduit vers l'Allemagne. Seul, tu descends à Bar-le-Duc, une bouteille à la main. Que de temps faut-il ce jour-là, pour remplir cette bouteille avant que le train ne s'ébranle ! A Paris un copain te met à l'abri, le temps de préparer la suite.

Et de retour chez toi, dans les Pyrénées Orientales, le réseau t'a trouvé une planque. Un fermier met à ta disposition le « mas petit » au milieu des champs : un peu plus loin derrière ton refuge, la rivière en contrebas et ses grands peupliers complices. Au début de l'été le travail ne manque pas, tu es heureux de donner un coup de main ; rentrer les foin ou aider les femmes au jardin. La fille du fermier t'apporte les repas et, comme dans les chansons, votre cœur *bat, chavire et chancelle* (Charles Trénet : Y'a d'la joie).

Tu n'es pas poète, l'imagination n'est pas ton fort penses-tu, mais la musique te connaît. La nuit, sur ta couche tu t'abandonnes au chant de l'eau qui tourbillonne dans le canal, juste au pied des escaliers. La tramontane en bourrasques file vers la mer, gémit sous la porte, tu te tournes, remontes la couverture. Le sommeil te cueille, un sourire de petit garçon sur les lèvres.

La guerre traîne en longueur et sépare les amants... Vous échangez des lettres, tenue est la note de vos aveux :

Toi : *notre photo est là sous mes yeux, symbole de ce que sera notre vie, épaule contre épaule, confiants dans l'avenir [...] nous ferons plus tard quelque chose que ne feront pas les autres...*

Elle : *pour moi c'est à tous les instants le don total de mon être que je te fais...*

Enfin, quelques printemps plus tard à Bordeaux, le soleil est au zénith sur le port quand la corne de brume retentit. La coque du Formose se détache lentement du quai, et dans votre cœur *le monde entier fait boum !* (Charles Trénet: Boum) Vous grimpez au plus haut, le bébé dans les bras, la petite et ton aimée sur les talons, jusqu'au dernier pont à la proue. Et de là, au sortir du port, vous épousez le large, un nouveau monde vous attend, le Sénégal.

A la lettre...

Trois mois après votre arrivée à Saint Louis, seule sur le continent de vos espoirs, tu reprends la plume tandis que les enfants font la sieste. Il est en tournée... Souvent il séjournera dans ces villages le long du fleuve Sénégal : Podor, Matam ou Bakel, mais ce mois d'août il commence par le tour des plantations à Linguère, au bord du Ferlo. Où que ce soit, peu t'importe car le jour de son retour est repoussé, sans cesse.

Tu n'en peux plus : *le dégoût de la vie déborde [...] je me sens tellement vide et inutile que je préférerais être morte [...] entre les enfants et les domestiques mon esprit s'engourdit*, écris-tu. Ton présent est un *chaos*. La peur s'immisce dans la moindre de tes pensées. Tu essaies, voudrais retrouver ton calme mais y parviens si peu ! Tu crains de te laisser aller à un *abrutissement complet* au bout duquel – on n'ose te suivre – ton mari pourrait être *enfin tranquille* ! La tension vers son retour est un désert sans guide. Quelque chose s'est perdu, tu n'as *même plus envie de parler*... Sur le papier pourtant, elle court sans trembler ta plume ! Impérieux est l'appel... qu'il t'entende, te secoure !

La femme amoureuse se permet un détour :

Avant de me marier, je me sentais libre et forte, je ne comptais que sur moi-même [...] puis il y a eu ces deux années de mariage où je ne vivais que par toi [...] je ne te dirai jamais assez combien j'ai été heureuse, mais je crois que j'ai perdu depuis, tout ressort et toute volonté...

Tu ratisses, ramènes à toi, pour lui, pour vous, des éclats que tu crois perdus. Tu le vois, même lointains, ils t'habitent encore et tu t'enhardis, lui demandes des comptes : *que se passe-t-il donc à Linguère ?* La colère te redresse : *mais quand donc au début d'une tournée sauras-tu et ce que tu vas faire, et quel jour tu auras fini ? [...] cette incertitude est un peu humiliante...* C'est dit !

Et puis, sur une note d'espoir ta lettre se termine. Elle est ténue mais tu souhaites y croire. Voici que de la chambre voisine, où Nine fait sa sieste, te par-

vient la chanson *Au clair de la lune : donc agréable réveil, pourvu que ça dure!* Un répit contrepoids au dépit ? Comment le préférer, lui donner de la place, le faire grandir ?

L'ami Pierrot s'est éclipsé mais court la plume... ouverte est la porte et brûle le feu, encore...

La lumière est dehors

La lumière est dehors qui donne ses velours aux ombres... dehors aussi leurs clignements, leurs jeux infinis, leurs cache-cache

Une petite terrasse derrière la porte, quelques marches à grimper... et le soleil intense, éclatant... Sur les fils tendus, le linge du dedans qu'une brise insouciant
anime

A l'écart sous les filaos, un clapier désaffecté... Le sourire du garçon aux yeux rieurs, agile à se glisser dans les cages poussiéreuses. P'tit loup son nom, assorti du sourire auquel Nine s'invite

Claudine Guillemin

Disparition

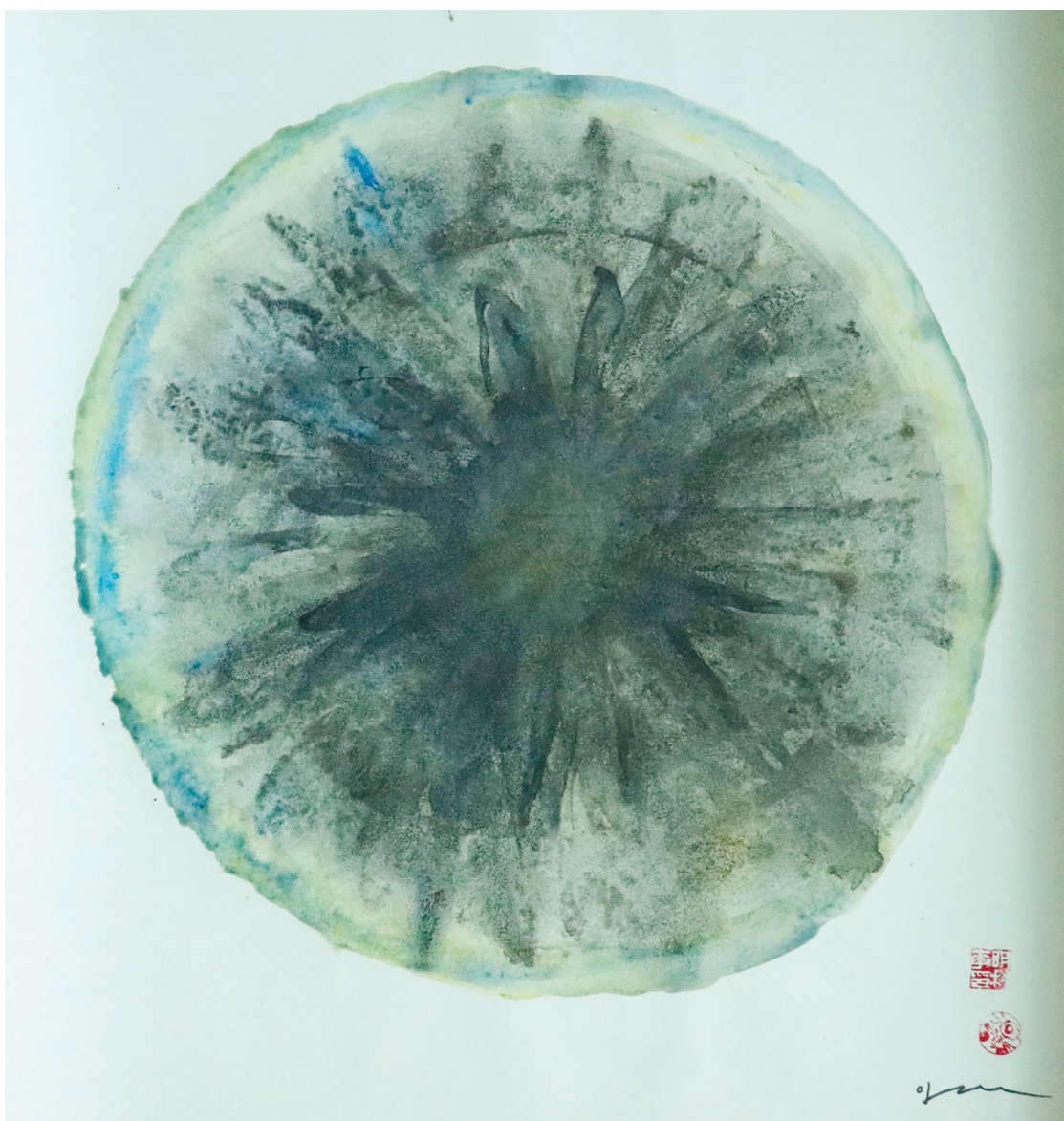
Aubépines églantiers tous gardent la fraîcheur
embaument les sous-bois diffusent leurs vertus
au plaisir du flâneur
Plus besoin de les lire les plaques ont disparu.

Dans le parc forestier sur un bouleau tordu
un écureuil farceur regarde l'imiter
un sportif amateur
qui s'élance bras tendu tête dans le sable chu

Le sentier principal qui conduit à la gare
se perd sous les feuilles des charmes et des chênes
Des sangliers glaneurs
ont fait s'évanouir toutes empreintes de pas

Des lapins éboueurs dégagent une souche
Une dame se voûte tourne autour s'affole
pour son hôte fouisseur
Il aboie gémit en son plein cœur. Puis Silence

Elle passe la main peine à entrer le bras
en sort deux trois cannettes bouteilles de vodka
dégage avec bonheur
son soulard d'animal et s'assoit sur un banc.



poem of ecstasy, 2020, technique mixte, 50 x 50 cm

Rencontre avec Yi Myung Rim

par Ronda Lewis

Née en Corée du Sud, à Chang Hang au bord de la rivière Geumgang. L'eau et le ciel nuagé, étoilé l'accompagnaient dans son quotidien. Le contact avec le jeu de lumière ainsi que la musique du vent ont fait grandir à l'intérieur de l'enfant une communion spirituelle avec le monde extérieur. Puis, un jour, Myung Rim a découvert l'âme de l'art dans un livre pour enfants, *Le Petit Prince*, d'Antoine de Saint-Exupéry, des traits-dessins qui illuminaient les mots de l'histoire, qui racontaient autant mais différemment les réflexions des personnages. Et comme le petit prince et l'aviateur, elle cherchait à comprendre le mouton visible ainsi que le mouton caché loin des yeux, dans les études universitaires et dans ses études artistiques.

Après ses études en sociologie à l'Université d'Ewha à Séoul, Myung Rim arrive en France en 1991 où elle se consacre à l'art à l'Académie de la Grande Chaumière. Son travail sur *La Terre donnée* lui vaut le premier prix de la ville du Mée-sur-Seine en 1994. Diplômée de l'Ecole des Beaux-Arts de Versailles en 1995, elle se met à la création. Après son exposition au musée Henri Chapu au Mée-sur-Seine en 1997, le Ministère de la Culture lui fournit en 1998 un atelier plus proche de la nature dans la Cité Cézanne à Pontoise, à côté du jardin écologique du Moulin de la Coulevre. Après plus de 100 expositions en France et à l'international (à Paris, à Séoul, en Chine, au Japon, en Russie, en Espagne, en Belgique et en Italie), Yi Myung Rim m'a accueillie pour la revue *incertain regard* :

Qu'est-ce que l'art vous apporte ?

L'art est un besoin, une nécessité aussi bien pour les enfants que pour les grands enfants et les adultes. Il nous permet de retrouver ce qui est essentiel.

Cela me permet de rester en contact avec mon environnement. Mon travail est une quête de l'essentiel pour trouver l'essence de l'art, et il se situe entre l'ambiguïté de l'abstraction et la figuration. Quand je vois avec mes yeux, c'est un regard analytique accroché aux détails, important mais incomplet. L'art me relie à mon cœur, ce qui me relie à l'existence.

Pour peindre, je dois entrer en équilibre avec le physique et l'esprit. D'ailleurs, quand je peins, j'essaie de me vider. J'enlève les *a priori* ou même l'idée de *faire*. Je mets de la musique. Je cherche un état de paix et je m'ouvre au moment. Parfois je n'arrive pas à trouver ce vide. Ce n'est pas grave. J'écoute la musique, ou je sors et je me promène. Quand j'arrive à trouver ce vide paisible, l'art devient l'expression même de l'âme.

L'art est une respiration et une communion. En regardant la rivière, on devient la rivière. Il est notre corps et notre sang. Mon travail d'artiste me permet de sentir mon corps et mon âme comme un tout. L'art est pour moi l'expression même de l'âme. C'est un acte de foi absolu. C'est littéralement marcher sur l'eau.

Nous venons de l'univers et retournons à l'univers. Chaque femme et chaque homme est une poussière d'étoiles. Si l'on comprend que notre corps fait partie de l'univers, il ne peut plus y avoir de guerres.

Est-ce que vous essayez d'avoir un dialogue, en tant qu'artiste, avec le public ?

Quand je regarde les autres artistes, j'aime essayer d'entrer dans leur monde. Chaque tableau, chaque rencontre, est une ouverture nouvelle. Je suis inspirée par les grands artistes, surtout les Impressionnistes, tels que Monet, Cézanne, Manet, Pissarro, Gauguin, parce qu'eux aussi cherchaient à dégager le lien entre le monde autour et l'existence éphémère. Alors, oui, l'art est un véhicule de communication. J'essaie de chercher ce dialogue entre toi et moi, entre la civilisation et la nature, entre le corps et l'âme.

Je médite souvent sur cette idée de l'art. L'art, a-t-il vraiment un sens ? Existera-t-il toujours à la fin du monde ? Est-ce qu'on peut exprimer et communiquer notre âme même après avoir quitté ce monde ? Je dois y croire. Les grands artistes continuent à nous inspirer. J'ai l'impression d'être devant une partie de leur âme quand je regarde leurs œuvres. Quand le spectateur regarde un tableau avec ses yeux et son imagination, le dialogue s'ouvre, et pour moi, c'est ça qui donne un sens à l'art. Chaque regard crée un écho, cette onde qui fait vibrer les cordes qui nous réunissent.

Quand je regarde vos œuvres, le choix de l'encre de Chine et l'eau n'a rien en commun avec les Impressionnistes, pourtant, je vois un mouvement qui me fait penser à *La Danse* de Matisse, avec un abandon physique, joyeux... sauf que, si je ne me trompe pas, ce sont des ginsengs qui dansent !

Oui, effectivement les ginsengs dansent, mais j'étais plutôt inspirée par Manet et les tutus des danseuses. Oui, il y a de la joie dans le mouvement. Vous savez, le ginseng est un symbole important en Corée et dans toute l'Asie. J'aime le figurer dans mes œuvres parce que c'est le symbole parfait de la connexion entre l'homme et la nature. Nous vivons dans un monde technologique, et c'est facile d'oublier que nous ne sommes pas les maîtres de la nature, que nous faisons *partie* de la nature. Nous sommes tous construits de la même nature, comme je l'ai déjà dit : la poussière des étoiles.

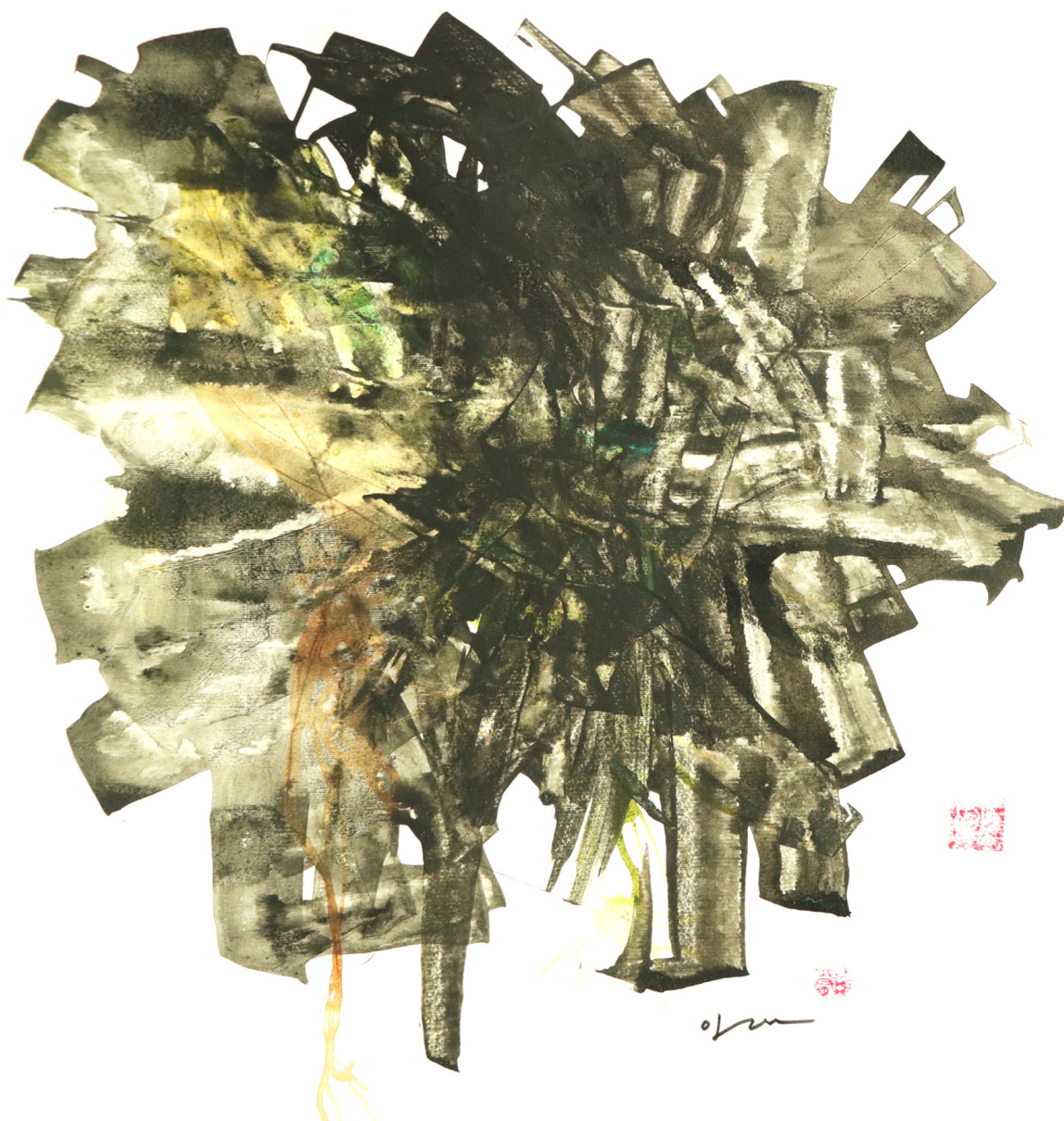
Cette séparation intellectuelle que nous faisons entre l'homme et l'environnement est trompeuse. Le ginseng par sa forme nous fait entrer dans ce monde où le végétal et l'animal coexistent. Quand j'exprime le geste inhérent au moment, je laisse l'encre couler sur la feuille, j'accompagne le mouvement, le papier boit l'encre... Pensez à ce verbe «*boire*». Le papier et moi, nous sommes en tandem, ensemble. C'est très dynamique ! Ce que je trouve passionnant c'est que c'est l'œil du spectateur qui aperçoit ce mouvement même des mois plus tard. La séparation que nous faisons entre le passé, le présent et l'avenir, encore une fois vient de notre perception. Alors, quand vous voyez ce mouvement que j'ai ressenti au moment de la création, le temps, comme l'espace externe et notre *for intérieur*, semble se dilater et fait de la place à l'artiste et au spectateur. J'appelle ça «voir avec son cœur».

Vous ne vous exprimez pas uniquement en un mouvement fluide et arrondi. Il y a aussi des tableaux où l'on voit une approche plus analytique, avec les lignes dentées.

Oui, mais vous remarquerez que même les lignes géométriques s'expriment dans la fluidité du cercle. En fait, ces angles, pour moi, font souvent référence à l'homme et la civilisation. L'escalier est quelque chose de pratique, même si les angles droits sont rares dans la nature.

La civilisation est donc quelque chose de créatif. Par contre, il ne faut pas oublier que l'homme «civilisé» n'est pas séparable de son environnement. Il y a une force et une puissance créative chez l'homme, qui, pour moi, devient encore plus puissant quand ses énergies se tissent avec les énergies universelles. Alors même quand j'exprime davantage la partie «civilisationnelle» de l'homme, il existe dans un environnement naturel.

À la fin de l'entretien, je me suis rendu compte à quel point cette artiste est dotée d'une expression spirituelle et d'un sens de l'humour. C'est difficile de décrire les sourires et les rires lors d'un entretien, mais comme dit le renard dans *Le Petit Prince*, «on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.»



correspondance, 2018, technique mixte, 50 x 50 cm

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

Le musée complet du rêve

I

Le portable d'une main et un revolver de l'autre, la belle mystérieuse avait filé trop vite. Jusque-là nous marchions dans la lumière d'après-midi d'un mois de décembre. Plus tôt, à la roulette, entre des petites vieilles habituées du casino, elle jouait toujours le même numéro et en sortait à sec. Sa seule confirmation se limitait à un : « il faut savoir perdre ». Je suis donc descendu seul vers le vieux port. J'ai acheté *Le Monde*. Faisant mine de lire, je regardais vers le large et le fort avec une impression d'un peu de vide entre le décor et ma pomme. Fini la guipure de tout récit. Ici commence la débandade et l'esthétique à bouts de ficelles. Ne plus raccorder le passé et le présent. La nuit est de toujours comme pour l'agent secret d'Alphaville ou l'obsession nocturne de Barbara Stanwyck dans un film dont j'ai oublié le titre. Mais sur cette toile des ténèbres je vois encore son visage aux yeux d'algues avec ses quelques larmes. C'était je crois de nuit, à Manhattan. Déjà une histoire d'ombre que j'essaie parfois de couper comme on le fait d'une robe plutôt que d'écrire pour suivre ma pensée sur de prétentieuses feuilles A3. Chacun doit en effet pouvoir écrire avec une paire de ciseaux à la manière d'un Picasso créant une image en fixant une chemise sale sur une toile. Car l'écriture est une étrange chose. Elle croit tenir le passé, le présent et le futur en revenant à la couture et à la broderie dont le passé empiète. Où — aussi — les temps se chevauchent, s'évitent, font un bout de chemin ensemble. Et puis hop ! C'est fini. Pas l'idée d'aller jusqu'au bout. Interrompre. Sans imagination ni fantaisie. Oubliant celle qui est partie à l'improviste. Rien, c'est tout. Mais comme on dit, « c'est pas tout ça ». Il faut reprendre, quitter le port, remonter vers les hauts quartiers et choisir le monde, son « oasis d'horreurs dans un désert d'ennui », encore un peu. Faire confiance à Kafka plus qu'à Baudelaire. Sans les étoiles dans la nuit. Car si tout commence par une renaissance, tout s'achève en chantier. Exit aussi Béatrice. De Dante ne reste que l'Enfer, la tyrannie de la farce humaine et ses acteurs, ses stars en stucs, trucs et tics. Plus tard, de ma fenêtre, le spectre familial de la jeune femme s'évapore — ça fait un écran blanc, un écran noir. Mettre le présent au passé. Du point faire des suspensions. Et si on me demande si mon roman avance, je répondrai « couci-couça, lentement ».

Dans *Dead Man* il y a peu de chevaux pour un western. Un train et des canoës. Johnny Depp à la fin dans la barque rame, paupières mi-closes, dérive sur la mer, retourne là d'où viennent tous les esprits. L'eau est une masse sombre, une laque noire. Il a toute la nuit devant lui. Plus besoin de marijuana, de sauts dans les bars, de courses dans le désert. Toujours un peu dans la lune. L'Indien ne l'appelle plus William Blake. Il l'est devenu. Reste le vide qui révèle la pesanteur de tout le reste. On n'est pourtant pas si loin que ça de Beverly Hills et de la galerie Gagosian qui dans une rétrospective exposait sur un grand tableau les masques, les signes cabalistiques et les flèches d'un autre Indien : Basquiat dont l'empreinte des pieds est encore visible près du Chinese Theatre dans le ciment du trottoir. Au cinéma comme dans la vie reste la présomption de crimes. Chacun peut affirmer qu'il l'a vue. Si ce n'est pas celui-ci, ce sera son frère. Bref ce n'est pas sorcier. Et le vaudou n'a rien à y faire. Il suffit du caprice d'une imagination plus ou moins en colère. Preuve que le cinéma comme la vie n'a pas fait de progrès depuis les frères Lumière. On pouvait dit-on voir d'un côté à travers l'autre comme dans une verrière. C'est sans doute un des avantages de l'homme blanc : il est transparent. Sauf pour ses secrets, son énergie sexuelle, sa vodka plus ou moins frelatée et ses pilules bleues et de la codéine synthétique concentrée. Mais rien ne vaut la sarbacane et les balles de *Dead Man* sauf bien sûr à l'époque du MI6, du Secret Service, du Mossad et toutes proportions gardées de la DST. A sa manière le film de Jarmusch c'est l'équivalent de la machine à orignes inventée par Wilhelm Reich pour ceux qui s'en souviennent encore et qui serait rangé aujourd'hui parmi les complotistes ou les canailles de la pire espèce. Dieu seul (et encore) sut ce qu'il était capable de faire. C'était peu dangereux du moins tant qu'il ne posait pas une pomme sur la tête de ceux qu'il mettait en joue. Et ce, avec le revolver qu'il emmenait dans ses promenades à New York ou à Dresde — toujours le costume trois pièces et poche pour contenir son arme de poing. Bref très bourgeois conservateur avec son Deringer toujours chargé. Oui cet homme était aussi dangereux que Johnny Depp dans *Dead Man* même si les deux ne rêvaient que de fumer des calumets de la paix et dont l'élévation pour le second fut trahie par le coup qui perça son épaule une fois qu'il dut renoncer à la vie de bureau, aux robes de mousseline comme aux bouches carminées. Combien de chevaux au juste dans un tel western ? Finalement l'Indien aura gagné tandis que les arbres défilent sur les côtés du chemin où le blessé fut transporté sur une musique géniale et distordue de Neil Young. On est bien loin alors des « *Cherries amours* » de Stevie Wonder. Ici sur les sels d'argent de la pellicule tout est inquiétude. La sauvage préhistoire est encore présente : totems, forêt, carcasses d'animaux. C'est l'ici de nulle part et de partout que celui dont ses amis Cherokee l'appellent Silent Snow Wolfe créa. Accompagné à Hollywood d'une liane en pantalon noir et fine échan-crure de dentelles en résilles sur les hanches avec probablement rien dessous.

Fantômale elle aussi. Passante à la Baudelaire et se foutant de tout sauf si bien sûr le désir est au rendez-vous. Mais nul ne peut miser sur un tel va-tout. Reste l'incertain, la presque limite, le tremblé de l'incertitude. Chacun rêve debout (ou assis). Parfois plus près du ciel que ne l'est la terre dans ses jeux d'osselets et ses rites. Chacun possède sa façon d'être ailleurs. Et seul. Comme Antonioni à la fin de sa vie, après son attaque et dirigeant son dernier film par clignements de paupière et rêvant encore pour finir d'aller dans un vieux bordel raffiné à l'ancienne pour regarder l'homme qui se tient derrière la femme tandis que le mouvement de la caméra impulse le va-et-vient entre ses reins. Une caméra à lentille bleue si pure pour la machinerie érotique dont dans *Dead Man* tout acteur est exclu. Seul pour Jarmusch compte encore ce qui n'est plus. Comme dans *Kill Bill* et son Bang Bang à la japonaise et sans Nancy Sinatra. L'eau calme d'une piscine finalement rougie de sang entre les céramiques bleues, les hauts voilages et les tables basses criblés d'impacts. Ombres sur l'écran. Avant ça a explosé. Certains ont tiré une langue rouge et épaisse, fourchue au bout. Les yeux sortaient des orbites de Lucy Liu comme deux boules de flipper. Son petit nez s'est allongé brusquement. Exit amphétamines, cocaïne, ecstasy, Viagra. Bientôt ne reste que la plage bordée d'un crêpe noir des eaux. Le tout si féérique et si funèbre. De Betty Boop on ne peut plus voir, 1/50^e de seconde, sans culotte et avec le contour de son sexe. Reste à la fin la guitar distort de Young et le bruit des vagues. L'âme qui s'envole. Ou se noie. Oui, si elle s'envolait ? Jarmusch aurait pu avoir cette idée.

III

C'est ça, remontons vite ! Là-haut sûrement le jour va se lever. Ombres tremblées sur l'eau turquoise. Elle s'envole pendant la nuit, à deux cents mètres d'altitude devient invisible tant elle est transparente. Fantôme que fantôme. Mais les meilleurs restent opaques, se promènent avec un flingue à Pigalle avant de guincher au bal musette à la Bastille ou rue de Lappe. Tous sont royalistes plus que pariétaux même s'ils viennent du fond des âges et croient forcément à l'au-delà. Gauloise bleue au coin de leur bouche sans lèvres, exilés dans leur Burberry blanc ils s'y dressent passifs mais ne rechignent pas à lorgner les filles. Toutes. Belles, moches, même les travelos du Bois de Boulogne. Bref nos ersatz tout comme nous ne sont pas chipotants. Ils restent adoreurs zélés du rien, du bruit, du silence et bien sûr de son inannulable moindre. Ils accomplissent des farces débiles de carabins, de potaches. Mais de tels morbides décadents que pourraient-ils pratiquer d'autre — sinon, ne pouvant plus triquer, manger mou et boire tiède l'air du temps, fuyants, et inconsistants dans leur insignifiant signifié où leur vice versa. Mais jouissant pour certains d'un prestige prométhéen en dépit de leur costume si neutre, si blanc. *Ghost dog* et *Dead Men*, bref des héros de Jarmusch. Capables de reconnaître la préhistoire du visible et en

souillant les profondeurs admises de caca aussi nerveux qu'abstrait mais se dégageant des humains suffrages et des élans communs. Bref s'effilochant les uns les autres, ethnologues de leur textile en tricotine nylon et coton hydrofille. C'est Rimbaud qui continue et Jean Eustache aussi. Leur vie, la poésie et le cinéma ne font qu'un. Tous finissent pareil. Rendant les armes, gardant leur âme. Noir sur blanc. Noir sous blanc. En corrigeant — à la Nestor de Tintin ou Burma — des petits détails. Ici et là. Sachant que la perte du corps est la seule émotion qui leur reste. Plus question en effet de se suicider d'une balle au cœur lorsqu'on est ectoplasme ou décalcomanographique : et si l'on détache leur costume personne pour en garder la marque.

IV

N'exagère pas, Winnie, avec ton sac. D'autant qu'on sait bien que le bon Sigmund associait le sac au sexe féminin : chasteté et soumission à l'homme, il ne faut plus rêver. Mais c'est à Willie que doit s'offrir une consultation gratuite et à distance — prestation sérieuse même si toute réclamation ne sera pas traitée. Sa réponse au monologue de Winnie ne pouvait être autre. Que peut Willie contre cette déferlante de la parole de sa femme qui ose parler sans contrôle ? Il ne dit rien donc consent mais écrit peut-être, derrière le mamelon. Car celui qui se tait aurait beaucoup à dire. Son mutisme peut être pris pour de la flemme ou du renoncement à s'imposer dans la vie de couple. Qu'entrevu — comme souvent les pères qui se cachent derrière les mères — il est bien là avec sa solitude et ses borborygmes. Ah ce n'est plus Kafka et sa correspondance avec Felice Bauer. Cinq cents lettres pour fiançailles et une rupture, deux presque mariages. Et tyrannie de l'écriture : l'exigeant demandait une présence par courrier. Une lettre envoyée tous les jours sauf le week-end. « Je sens que lorsque je n'écris pas, une main inflexible me repousse hors de la vie » dit-il. Félicie aussi ? Dans les deux cas la messe est dite. Beckett sera Kafka Willie dans l'urgence dévorante d'écrire et le même besoin d'un isolement pour le faire. Les deux comparables à l'autoportrait aux sept doigts de Chagall. En yiddish faire quelque chose avec ses sept doigts c'est mobiliser toutes ses facultés rationnelles et irrationnelles. L'irrationnel. L'inconscient. Pour Beckett comme pour Kafka il ne laisse pas tranquille. Il faut donc remonter à l'enfance. Enfant trop sage ou garnement rebelle à la rigidité maternelle. Bad boy dans les deux cas, faisait la fierté et la déception parentale. « Femmes, je vous aime » tel est le fond de leur question mais un chaînon manquait pour être d'équerre à l'alternative commune pour les hommes ou le choix cornélien pour certains. La mère reste le socle indéboulonnable, la mère toute puissante donc phallique n'a pas laissé le choix pour la suite. Et le père n'a pas moufté. L'enfance à nu, coupable d'en avoir fait autant baver à sa mère et se liguant contre elle faute de n'avoir pu leur dire l'amour filial. Sans Lacan gourou et sans broncher, le faisant payer aux autres femmes. Cela passe. Ou ça casse.

V

C'est là le cinéma mental. En-deçà des mots les corps s'attirent de désir. Ce que l'on peut en dire n'est rien à côté de ce qui se tait, se caresse. C'est une attente irrévocable, réciproque : on commence sans jamais finir après avoir tant patienté pour toucher ce qu'on attend depuis toujours. Là il faut entrer et s'en saisir. Au fond du paysage, l'ombre éteinte des morts enfouis nous rappelle la vie. L'issue à ce qui se dérobe est là derrière les claires-voies, dans la chambre clarière des sens. Ce que nous recherchons depuis toujours est là. Nous serons dignes de notre enfance et de ce qui ne se paie pas de mots. Présence si attendue que parfois nous croyons l'avoir déjà vécue dans une de nos défaillances qui ne guérit de rien mais espère toujours. Et le plus nécessaire que la vie même. Peu à peu les mots éperdus ne séparent plus, ils reviennent et sont là. Ils se ramassent, s'offrent, se partagent. L'obscur tension s'est résolue. Une charge électrique s'accélère, l'intensité offre ses grâces dans l'odeur de l'excès de deux dermes. Volume et résonance traversent le silence des caresses, épuisent l'eau de l'émotion. Si quelque chose éclate c'est le plaisir. Cette part inflammable qui relance le corps et ses mots soumis au poids sourd de la voix. La langue est un puissant stupéfiant. Au petit matin : « écris-moi ». « Oui... En Yiddish ? » « Non en l'arrière-plan du jour passant ». Cut final.

Carte blanche à Hervé Martin

Daniel Brochard

La lanterne inachevée

Extraits

Regarde ce miroir. Je suis de l'autre côté. Torpeur des jours où s'efface l'éternité. La nuit gravée sous tes pas. Lueur de la chandelle dans l'accalmie d'un songe. Cristal sans un reflet. Veillée nocturne. Voix de fantôme. Le vent sans arrêt. Passage au sentier de pleine lune. Et à l'infini des lumières de néons. Désobligeance poussée au hasard des rencontres, ivresse sans fin. Y a-t-il plus loin un canal pour que tu laisses pencher vers toi les roseaux ? Chemin sans retour hanté par un cri dans le temps. Désertion pour tous les horizons. Faux pas attribués à la désespérance, au bruit du train qui siffle de l'autre côté du lagon. Paroles murmurées dans le vent par des insectes rampants. Il n'y aura jamais plus belle éternité aux portes de l'horizon.

La cafetière tout près de la barrière du champ d'à côté a vu rôder sous la pleine lune le drapeau noir de la correspondance.

Le facteur, c'est le cochon mécanique qui vient en ruminant une moutarde incompréhensible.

Le décor est planté. Je remets le tableau à l'envers.

La cafetière dit : « Je déteste le café ». La barrière est entrouverte et semble bâiller. La lune s'est trompée en mettant un nez rouge. Quant au drapeau, il n'a jamais été aussi blanc.

Pour ainsi dire tout va de travers.

Le facteur, c'est un courrier blanc par terre qui pleure, blessé. Quant à la moutarde, elle seule fait tousser la lune.

Le décor est planté. Je déchire le tableau.

Il y aura, au bout, trois étoiles au-dessus des toits d'ardoises. Un balcon tenu par un fil. Et comment va la vie ? Il y a bien autre chose à côté.

Un miroir avale des ombres. Passage liquide vers l'au-delà qui est un ailleurs en mouvance. Faire un pas c'est tomber dans l'envers du monde, en coulisses. C'est crier d'une voix qui retentit.

Et je me dis : je crie mais personne n'entend. Le bruit de l'océan couvre mes paroles brisées comme du verre sur les rochers, et que certains pêchent encore à la ligne.

Je suis passé, tout à l'heure, près d'un banc où deux hommes étaient assis, dont l'un portait un bouquet de fleurs. Un ange blanc s'envolait en poussant des cris de cygne. Près d'un pont, jouaient des enfants sous surveillance maternelle. Plus loin, les arbres hurlaient dans le bruissement du vent. Un peu comme le théâtre à quelques allées de là. Je suis repassé devant le banc. Il n'y avait plus personne.

Philippe Mathy

Quelques soirs

Je mets à l'abri du froid les mots,
je veille sur l'ombre de l'herbe, la cultive
à la lumière nocturne des parterres,
je prends soin de la maison où je vis,
je dis doucement ton nom, le garde
pour l'hiver à venir, comme une lampe.

Francesco Scarabicchi

I

Sous le soleil bas
les cailloux blancs du chemin
vibrent de formes sous leurs ombres

Le ciel est encore bleu
Les vignes musent
en presque silence
une mélodie de sirène

Fatigué par la marche
le regard traverse le mur du visible
sans comprendre ce que nous confie
la beauté qui nous assaille

2

Tu sursautes
comme si une main
s'était posée sur ton épaule

La journée s'éteint
Une autre lumière
s'allume sous tes paupières

d'autres couleurs
des voix inconnues
venues du passé du futur

d'un ailleurs que tu ignores
Dans un demi-sommeil
tu t'abandonnes au jour qui décline

3

Un mur de pierre
où les lézards se chauffent

Le murmure d'un train qui passe
vers Paris ou vers Nevers
sans qu'on ne connaisse jamais
le visage des voyageurs

Lentement le soleil
tombe sur la Loire
Lumière dans mon verre
pour s'allier à l'or fumé du Pouilly

Vagues venues du proche
fredonner une musique
Mon poème voudrait la colporter
coquillage à ton oreille

4

Neuf heures déjà le jour décline
la lumière devient furtive
elle se glisse entre les arbres
les herbes hautes

On dirait qu'elle veut
creuser la terre
s'y abriter comme les graines
pour germer en un futur matin

creuser la terre
comme le soleil
prêt à s'enfoncer
sur la ligne d'horizon

5

Une hirondelle
petit mouchoir agité
dans le ciel d'été

Au revers d'une lettre
découverte dans la boîte
le nom d'une amie

Un peu de vent frais
tandis que le soir tombe
et que l'on regarde
un verre à la main
la paix tranquille du jardin

Ce dont je me souviendrai
de ce jour
ne sera peut-être que cela

Assez pour sourire demain
à l'éveil d'un autre matin

6

Ce fut une belle journée
Le ciel mélange les couleurs

Tableau d'une joie
mêlée de tristesse

La lumière
éclaire nos lèvres d'un sourire
comme ces fleurs prêtes à se faner
dont le parfum
continue de voyager

7

La lumière est aspirée
par la fatigue du jour

Tout est toujours
appelé à disparaître

Le jardin s'efface
puis les murs

On en est réduit
à rejoindre l'intérieur

Croire croire encore
pour que surgissent
d'autres matins

Carte blanche à Thierry Renard

Se glisser sous la peau des mots

à Annie-Roxane Maurer,
pour mémoire

Roxane (Annie) Maurer était notre amie, une amie chère à mon cœur. Plasticienne, elle était devenue, au fil des ans, l'amie de tous les poètes et de la poésie.

Pour ma part, j'ai souvent eu l'occasion de partager avec elle quelques moments de grâce, inoubliables... Moments de discussion intense, *vibrante*, inscrits dans la fraternité du poème.

De véritables instants de pure éternité.

Roxane Maurer écrivait dans son agenda, à la date du 25 mai 2014, assez peu de temps avant de s'en aller : *La beauté des choses vit dans l'âme de celui qui la reconnaît.*

Roxane Maurer, artiste française née le 20 novembre 1960, décédée le 26 juin 2014, à l'âge de cinquante-trois ans.

« Nue effacée ensommeillée
Choisie sublime solitaire
Profonde oblique matinale
Fraîche nacrée ébouriffée
Ravivée première régnaute
Coquette vive passionnée... »
Paul Éluard, *Poésie ininterrompue*

Dorénavant, je n'oserai plus prononcer
ton nom,
et mon cri restera muet.

Et mon cri restera muet.

Tu avais su donner un peu de soleil à nos élans.
Tu avais su rendre publique
notre parole.

Tu avais su porter plus haut notre chant.
Et aussi plus loin,
bien plus loin que le jour,

nos aveux d'impuissance
et nos désirs les moins convenus.

Tu étais l'épouse du geste,
du plus commun au plus singulier.
Nous étions devenus frères en insoumission.
Ton talent débordait de toutes parts.
Tes peintures, tes dessins, tes images,
jamais n'ont manqué
leur cible promise.

Toujours se tenaient cachées,
derrière ton œuvre ordinaire,
toute la force du poème
et une immense charge érotique.

Pour toi, la nudité des corps n'était pas trompeuse.
Pour toi, l'ombre et la lumière
étaient deux versants d'un même feu.
Pour toi, il y avait toujours
l'amour, la révolte, la poésie...
Et, encore,
les mille souffles de la liberté.

Les mille souffles de la liberté.

Maintenant, mon amie disparue,
Il s'agit de
se glisser sous la peau des mots,
dans les draps froids de l'alphabet.
Il s'agit de rêver,
de rêver peut-être,
dans les bras des lettres.

Se glisser sous la peau des mots.
C'est tout.
Et c'est tout simple, finalement.

Mais se froisse-t-elle, se plisse-t-elle,
mon amie disparue,
la peau des mots devenus silencieux ?

*

Après une fin de siècle obscure,
nous connaissons tous
de nouvelles cicatrices.
Pour résister, il nous faut
aller chercher d'anciennes gloires.
Il nous faut remettre
au goût du jour
la justice et l'égalité.
La jeunesse ne doit pas
être une cause perdue.
Si le poème compte
atteindre son but, il lui faut tout d'abord,
pour cela,
apprendre à *désobéir*.

Ma fille, un jour,
a eu ces mots : ***Feu à bord bientôt !***
J'ai trouvé que c'étaient les bons mots.
Écrire sur un coin de table
et au milieu du bruit, c'est
déjà écrire. Et c'est beaucoup mieux
que d'rien faire du tout.
Écrire, c'est aller dans le monde sans
courber le dos. Écrire, c'est vivre.
Et c'est bientôt.

En 2004, avec quelques amis, rares,
Bernard Giusti, **Annie Maurer**,
Jean-Michel Platier, Sonia Viel
et Valère Staraselski,
nous avons mis à l'ordre du jour
une « autre » théorie actualiste.
Depuis, sur nous le temps a passé.
Depuis, le temps passe toujours aussi vite.
Et il est toujours aussi précieux.

L'art pour l'art connaît des limites.
Nous ne sauverons personne
du désastre. L'art pour l'art
est une invention de l'esprit

destinée aux cœurs les plus secs.
Le grand désordre des jours
partout est annoncé.
Feu à bord,
feu à bord bientôt !

*

Nous, enfants du chemin et de la liberté

à Valère Staraselski

« — Vous avez été, en effet, à plusieurs reprises, le symbole de l'espoir. »
André Malraux, *Les chênes qu'on abat...*

la distance le piège
refermé
les oublis successifs
de soi
la morosité poreuse
la revanche mal assumée
les exploits du dimanche
matin
la grande fatigue
après l'effort
humain
— trop humain
l'abandon de l'esprit
la distance l'écart
l'insoutenable mépris
l'interminable silence
les aveux les preuves
et toutes les traces
aussi

l'importance de l'enjeu
les mots toujours prémonitoires
l'écho la voix
les bruits de la pluie
les changements du monde
les défaillances de l'âme
ou l'attrait du vide

après les derniers combats
les exils forcés
les voyages au long cours
la perte des valeurs suprêmes
et de la transcendance
après les impasses de la route
et après
encore
toutes les heures de solitude

j'ai fui mon royaume
je n'avais pas
d'autre choix

sans aucun doute
suis-je
enfant du chemin
et de la liberté
tout de même
passé à côté
de ma première vocation
clown acteur
poète populaire
artiste de variétés
et ce n'est pas
seulement
le monde naturel
qui dans l'âme excite
vibrations et émotions
c'est surtout
peut-être
le monde social

le monde social

la distance l'effroi
la panoplie du pauvre
ses mots balbutiés
ses rêves empêchés
les injures les mensonges
de la nuit
la nuit de l'homme
perdu fatigué

tenu à l'écart
de sa source

bien souvent
j'ai mené ma barque
comme un égaré
franchissant les étapes
à reculons
mais moi je me souviens
de la source inépuisable
et des sommets
atteints durant l'enfance
je me souviens
de qui déjà je fus
d'où je viens
de ces instants volés
à la chute
la vertigineuse chute
des temps de l'existence
si brève
si brève
si brève

Andance
Saint-Étienne-de-Valoux
Auberge de Thorrenc
pour l'anniversaire de Sonia
avec aussi Carla
Annonay par Ozas
avant que tout s'en aille
que tout s'efface
que tout s'oublie
sur la page

tomber en amour
le cerveau en butte
en lutte avec la finitude
j'avais une amie peintre
Annie Maurer
nous avons souvent dialogué
et elle m'a rendu
à la nature
roches rocaille collines
plaines et vallées

montagnes et mer
grands arbres des forêts
oiseaux fous de passage
ruisseaux torrents et rivières
tout est redevenu
en moi
comme avant

comme avant

maintenant je marche
c'est presque
la fin d'un hiver
je marche

sur la corde raide

[Vers extraits de plusieurs recueils, parus, en cours ou inédits, revisités pour l'occasion, le mardi
30 novembre 2021, à Vénissieux]

Thierry Renard



la valse, 2019, technique mixte, 100 x 70 cm

Page 99, Journal d'un lecteur

Jean Perguet

Lire et faire lire¹

Par Jean Perguet, sous le regard des élèves de l'école Rollo et du lycée Émile James, et l'aide littéraire de Bertrand Fichou, Bernard Werber, Yann Tatibouët, Alphonse Daudet, Charles Dickens, Sylvain Tesson et Alphonse Allais.

Octobre 2021

Ils sont huit. Capuches relevées, un peu vautrés dans les fauteuils que nous avons organisés autour d'une table basse sur laquelle j'avais disposé quelques livres.

« Bonjour... Je m'appelle Jean et nous allons passer quelques heures ensemble tout le long de l'année... si vous le voulez bien, puisque, je vous le rappelle, votre présence, pendant cette heure d'étude, n'a rien d'obligatoire... On va juste se présenter. Votre prénom et ce qui vous passionne. Et pour la lecture, puisque nous sommes ici pour cela, en quelques mots : Lisez-vous ? Aimez-vous lire ? Que souhaiteriez-vous que je vous lise ? »

Ils sont une fille et sept garçons. Une Seconde Pro en maintenance industrielle. Orientation industrie maritime car le lycée est situé dans un port du Morbihan, au bord d'une magnifique Ria.

Réponses laconiques : « Je n'aime pas lire » ou « quelques BD » ; l'un sort fièrement de son sac, *Candide* de Voltaire.

Mais attendent-ils quelque chose ? Ne sont-ils ici que pour meubler le temps ? Pour échapper à une de leurs nombreuses heures d'étude ? Saurai-je au moins les intéresser ? Leur donner un peu l'envie de lire ?

Seule demande — l'un d'eux qui a momentanément enlevé sa capuche — « une histoire de guerre, Monsieur, c'est possible ? »

« Une heure, c'est long ! Aussi ne vais-je pas vous assommer avec de trop grands textes, sauf si vous me le demandez. Ni avec la lecture d'un roman qui s'échelonnerait sur plusieurs semaines. Je vais puiser dans des livres conçus

¹Le programme « Lire et faire lire » a été lancé en 1999 à l'initiative du romancier Alexandre Jardin et de Pascal Guénée, ancien président du Relais civique. Ce programme éducatif et culturel a pour but de « transmettre le patrimoine littéraire aux plus jeunes et de favoriser l'échange entre générations » par le développement du plaisir de la lecture et de la solidarité intergénérationnelle en direction des enfants fréquentant les écoles primaires et les structures éducatives et culturelles telles que les centres de loisirs, les crèches ou les bibliothèques. Plus de 20 000 « seniors » bénévoles y participent actuellement.

comme des feuilletons. *Voici par exemple* — je brandis le copieux volume de ***La naissance du monde en cent épisodes***² — un livre scientifique construit comme un roman jeunesse. Au tout début on va revenir au Big... »

« ... Bang », complète l'un. Quelques regards perdus vers le sol qui admiraient leurs baskets pendant toute mon introduction, viennent de se relever. Signe d'intérêt ?

« Ensuite je vais puiser dans un roman, juste un extrait. Peut-on construire une histoire dont les fourmis sont les héros ? Oui ? Non ? On verra, pour répondre partiellement à ta demande qu'elles aussi partent en guerre... hélas, comme nous. »

Nouveau regard en coin au-delà des œillères de la capuche.

« Et puis je puiserai dans des recueils de nouvelles. Savez-vous ce qu'est une nouvelle ? ... Exact, ce sont de courts récits. J'ai vu que vous en avez pas mal sur les étagères de votre CDI. Des nouvelles fantastiques ou d'épouvante... ou des nouvelles policières, de science-fiction, de cape et d'épée ». On verra. Bien, il est temps de commencer : « *La naissance du monde ; 1^{er} épisode ; Qu'est-ce qu'il y avait "avant" ?* [...] Je ne t'ai pas encore dit le plus incroyable : quand le monde s'apprêtait à pousser son premier cri, non seulement il n'y avait pas d'espace, mais le temps, lui non plus, n'existait pas. Tu vas peut-être hausser les épaules, et me dire que je raconte n'importe quoi ? Le temps n'existait pas ? ... »

Je perçois aux positions des capuches, aux regards en coin, que la moitié du groupe a accroché, la deuxième moitié est ou paraît indifférente, et l'un somnole déjà. Il va falloir les tenir éveillés : par quel artifice de diction, d'intonation ?

C'est vrai qu'il est plutôt abstrait ce démarrage, ce rien à visualiser : ni matière, ni espace, ni temps. Ce RIEN avant le Big-Bang.

Pourtant, j'ai déjà testé ce livre. Trois épisodes par séance de « télé-lecture » pour quatre de mes petits-enfants et ce, tous les soirs pendant les semaines de confinement. Tous restèrent passionnés, admettant et assimilant des concepts d'espace infini, de temps séculaire, de planètes, d'infiniment petit, de biologie, grâce à un livre scientifique construit comme un roman jeunesse d'aventure par **Bertrand Fichou**, illustré par Florent Grattery. Où l'on voit l'atome devenir cellule, organisme, plante, poisson, mammifère et enfin homme lors d'affrontements darwiniens et d'alliances qui se prêtent à la merveilleuse aventure de notre monde. Des scènes épiques qui animent des explications scientifiques claires et didactiques. Un livre pour tous les âges.

²*La naissance du monde en cent épisodes*, Bertrand Fichou, illustrations de Florent Grattery, Bayard Jeunesse, 2020.

Mais là, face à des auditeurs en pleine adolescence, est-ce que ce sera suffisant ? Sont-ils curieux, ou ne font-ils qu'afficher une attitude blasée face à l'adulte, au « grand-père » que je suis ?

Je décide donc de ne lire que les deux chapitres, un petit quart d'heure d'abstraction.

« Bien ! Après ce grand vide, je vous propose de suivre 327^e, une fourmi rousse de la fourmilière de Bel-o-kan. C'est extrait du premier roman de **Bernard Werber, Les fourmis**³. Je saute directement à la page 67 quand la fourmilière est attaquée par un prédateur que je vous laisse deviner pendant la lecture. Ah ! Juste avant de commencer. Qui de vous a vu une fourmilière ? — Trois mains se lèvent — C'est comment ? — Un gros monticule de brindilles — Et savez-vous comment les fourmis communiquent entre elles ? Non ? Elles échangent, du bout de leurs antennes des phéromones, des petites substances chimiques qui correspondent au message, à l'information qu'elles veulent transmettre : nourriture, danger, attaque... Voilà, on a juste besoin de cela pour comprendre ce qui va se passer. »⁴

« Ce sont tout d'abord les murs qui subissent une grande secousse latérale. Le sable commence à couler en cascade depuis les plafonds. [...] Les odeurs d'alerte prioritaire fusent et se répandent... les phéromones excitatrices embrument les galeries supérieures. [...] Toute la cité résonne des coups de ce tam-tam primaire... chacun plaque contre les parois pour échapper à ce serpent rouge déchaîné qui fouaille les galeries. Lorsqu'une lapée est estimée trop pauvre, la langue s'étire encore. Un bec, puis une tête gigantesque suivent. C'est un pic-vert ! La terreur du printemps... »

Ça y est. Les capuches sont retombées sur les épaules. Ils regardent mes mains qui miment la langue fouilleuse, les attaques du pic-vert, le fourmillement des fourmis. Maintenant je sais que mes auditeurs vont mordre à l'hameçon :

« Des soldates à larges mandibules accourent de partout, mordent dans les plaies faites par l'acide formique. Par ailleurs, une légion se rend à l'extérieur, sur ce qui reste du dôme, repère la queue de l'animal et se met à forer la partie la plus odorante : l'anus. Ces soldates du génie ont tôt fait d'en élargir l'issue et s'engouffrent dans les tripes de l'oiseau. »

Ils sont ferrés. Leurs yeux rigolent. C'est gore, je sais ; j'ai peut-être donné dans la facilité, comme le rédacteur en chef d'un tabloïd qui attire ses lecteurs par l'exhibition en première page de sanglants faits divers. Je rigole en mon for

³Les fourmis, Bernard Werber, Albin Michel, 1991.

⁴Note au lecteur : Pendant la formation que j'ai reçue avant de « Lire et faire lire » en milieu scolaire, on me conseilla de ne pas expliquer les mots supposés difficiles ni de modifier le texte des auteurs. J'avoue que je ne m'y plie pas. Avant de lire, j'ai décidé de donner quelques clés de lecture (quel que soit l'âge des enfants) et, pour ce qui est des jeunes adultes, de sauter (photocopie des pages lues, biffages) les paragraphes (longueurs ?) que je présume perdre ou endormir (!) mon auditoire. Mea culpa assumé.

intérieur : oui, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre ; j'assume. Le texte reste riche et plein d'enseignement. Pour la prochaine séance, je sais que je vais rester dans la même lignée et sauter à la page 206, l'épisode de l'araignée et de la fourmi ailée qui se prend dans sa toile⁵.

Novembre 2021

Ils sont dix, sagement assis dans les fauteuils que nous avons organisés autour du tapis où ils pourront peut-être s'allonger tête entre les mains, appuyés sur les coudes, dans cette belle posture des enfants qui écoutent attentivement une histoire, toute convention évaporée. Ils sont dix⁶ élèves de CE2/CMI, égalité de filles et garçons. J'ai le choix des lectures (sauf les romans qui serviront aux lectures suivies que se réserve l'institutrice) mais recueilli le souhait — « Pourriez-vous leur lire des contes classiques ? Je m'aperçois que peu les connaissent alors que nous y faisons souvent référence ; les bottes de sept lieues, le miroir de la marâtre... » — exprimé par la maîtresse lorsque nous avons fait connaissance.

Comme nous démarrons juste après les vacances de la Toussaint, quelques jours après Halloween, me voici donc accompagné d'une petite citrouille grimée au feutre noir par ma petite-fille, qui s'appellera désormais « Citrouillette » et restera sagement assise à côté de moi afin que je lui prête, avec une voix de sorcier, mes consignes (« rester sages » ; « écouter et ne poser des questions qu'à la fin de l'histoire » ...) ou les rappels à l'ordre (« Bon les garçons, on ne peut se concentrer. Vous allez vous séparer, toi ici sur le fauteuil et toi, à l'opposé, sur le pouf. Allez, fissa ! »). « Citrouillette », gentille médiatrice, que je garderai désormais avec moi car les enfants ont immédiatement adopté ce fétiche.

Je dévoile le premier album, un lumineux *Créatures légendaires de Bretagne et d'ailleurs*⁷.

« Les sorcières — montrant une horrible vieille ridée, vérolée qui touille une nauséabonde mixture sous le regard d'un rat et d'une araignée — *En voilà une qui est facile à reconnaître, surtout si l'on croit aux contes de fées.* » Dans cet album pour enfants écrit par Yann Tatibouët, chaque thème (sirènes, fées, korrigans,

⁵Note au lecteur : Si, avec les élèves de primaire, je puise principalement dans la littérature jeunesse (mais pas que), j'ai décidé avec les élèves de 3^{ème} et 2^{nde} pro de ne puiser que dans la littérature générale. J'ai cherché dans les collections « jeunesse » de la bibliothèque municipale. J'y trouve de nombreux romans d'aventure, de fantasy, de sujets sociétaux... Mais, il n'y a rien à faire, je les trouve souvent pauvres sur le plan écriture. Or j'ai besoin, pour agrémenter ces lectures à haute voix, de style littéraire et de figures de style, métaphores et litotes, oxymores, allitérations, anaphores... et plus encore, que sous l'action, transpirent philosophie et sentiments.

⁶Note au lecteur : Nous sommes censés ne pas dépasser 6 élèves par groupe. Avec une classe de 20 élèves, il faudrait faire 3 groupes et scinder l'heure (les 50 minutes réelles) pour ne plus disposer que d'un petit quart d'heure. Mais alors cela revient à juste lire. Ne plus introduire son texte, se permettre quelques commentaires. Ne plus meubler les quelques minutes de battement pour partager un ou deux poèmes. J'ai donc décidé de nous octroyer 25 minutes pendant lesquelles 10 enfants savent encore écouter, même si on sent qu'il n'en faudrait pas beaucoup plus avant qu'ils ne décrochent.

⁷*Créatures légendaires de Bretagne et d'ailleurs*, Yann Tatibouët, illustrations de Christophe Boncens, éditions Beluga, 2021.

sorcières, ogres...) comporte une courte introduction situant avec malice la légende ou le mythe dans son contexte géographique, historique, religieux, symbolique. «Au Moyen âge, on appelait «sorcières» la plupart des femmes qui savaient plus de choses que les hommes. Et forcément il y en avait beaucoup... Elles connaissaient particulièrement les pouvoirs médicaux des herbes et des plantes, les «simples» et pouvaient donc les utiliser pour faire le bien en guérissant certaines maladies à l'aide d'onguents, de décoctions de racine ou d'infusions. [...] On les accusait d'être responsables de tous les maux : la grêle qui ravage une récolte, une épidémie qui décime le village. [...] Cette chasse aux «sorcières» ne s'achèvera qu'à la fin du XVI^e siècle.» Je devine les yeux ronds de tous et toutes, les soupirs réprobateurs des filles. La séance est lancée. Citrouillette n'aura plus à intervenir et **Baba Yaga**⁸ entre en scène...

Premières séances passées, me voici devant le souci d'alimenter la cinquantaine de séances à venir pour boucler l'année scolaire. Je pourrais emprunter les livres à la bibliothèque mais comme je repère les passages en écornant les pages et en notant au crayon quelques indications de lecture (rupture de rythme, de tonalité, silence, omission, lexique introductif...) il faut que j'aille enrichir mon stock personnel.

Je profite donc de «Fantastique ! le 19^e Salon du livre jeunesse de Lorient» pour débusquer quelques contes plus récents que les *1000 ans de contes classiques* et *1000 ans de contes du monde entier*, des *Histoires pour chaque soir du Père Castor* dont je dispose déjà.

Je fouille consciencieusement les tables où s'exposent contes et légendes, récits fantastiques, bandes dessinées et mangas. L'univers envahissant de la «fantasy».

Rapidement je constate que presque la totalité des livres sont des traductions d'auteurs anglophones mais surtout (Est-ce un signe du temps ? Une traduction complémentaire d'un mouvement généralisé d'émancipation des femmes ?) que ce sont des auteures dont les héros sont... des héroïnes. À l'exception d'*Harry Potter* et autres récits de J. K. Rowling qui occupent tout un palier. Je souhaitais cependant trouver des auteures ou des auteurs contemporains francophones. Me voici donc de retour presque bredouille après avoir débusqué une *Anthologie de l'épouvante, 10 nouvelles fantastiques de l'Antiquité à nos jours* pour mes auditeurs du lycée et consenti l'achat d'un recueil de **Contes de fées oubliés de filles intrépides et incroyables**⁹ recueillis par Kate Pankhurst. «Il y a princesses... et princesses. Ces dernières déambulent dans leur palais en se confectionnant des robes en soie et en tulle. Ou bien elles sont enfermées dans une tour et chantent avec un Oiseau bleu, tout en rêvant d'être secourues. Bessie ne voulait absolument pas être cette sorte de princesse.» C'est vrai, dans quelques jours arrivent trois de mes petites-filles pour les vacances de Noël. Il est temps que je lise à mon tour des contes de fées-ministes.

⁸Baba Yaga, raconté par Rose Celli, illustrations de Christian Broutin, extrait de *Une histoire pour chaque soir: les grands classiques du Père Castor*, Père Castor-Flammarion, 2013.

⁹Contes de fées oubliés de filles intrépides et incroyables, avant-propos et sélection de Kate Pankhurst, éditions Usborne, 2020.

Noël 2021

Noël approche. Et si je lisais aux petits comme aux grands des contes de Noël ? Pour le primaire je trouve facilement des albums à la bibliothèque. Quant au lycée, que vais-je leur lire ? J'ai bien **Les trois messes basses**¹⁰ d'**Alphonse Daudet** dans ma bibliothèque mais je doute que ce texte magnifique, cette gourmandise des mots et des mets, « *des faisans, des huppes, des gélinoises, des coqs de bruyère ; des plumes qui volaient partout ; des anguilles, des coupes dorées, des truites, des... — Grosses comment les truites, Garrigou ? — Grosses comme ça, mon révérend... Énormes !* » captive les ados une heure avant qu'ils se rendent à la cantine. Alors que je cherche fébrilement des textes sur internet, je suis sauvé par le gong. Les séances de la semaine avant les vacances sont supprimées, car les enseignants craignent qu'à l'approche de la quille les internes soient intenablement.

J'ai donc deux semaines pour alimenter mon stock littéraire en contes de Noël car je ne renonce pas, à la rentrée, à les surprendre par un sujet, Noël, qu'ils doivent supposer puéril ou ringard.

C'est ainsi que je passe commande chez mes libraires des **Contes de Noël** de **Charles Dickens**¹¹ (un pavé de 700 pages où je découvre que chacune des cinq nouvelles est quasi un roman, inexploitable en une séance, mais dont je vais personnellement me régaler avant les fêtes : en particulier avec **L'homme hanté et le marché du fantôme**, dont les premières anaphores « Qui... ? » et « À l'heure où ? » plongent immédiatement le lecteur dans l'étrange) et de deux petits recueils de nouvelles, **Joyeux Noël, histoires à lire au pied du sapin** et **Au pied du sapin**¹², anthologies de courts récits d'auteurs classiques et contemporains.

Janvier 2022

« Bonne année à vous tous ! » Un peu stressé par mon iconoclaste programmation, je retrouve les jeunes. Mêmes sweat-shirts à capuche ; même avachissement outré sur les fauteuils du CDI. Cela sent plus l'activité pédagogique forcée que le loisir récréatif choisi. Le Père Noël va devoir faire des miracles !

Je tente une introduction en exhibant les deux pages de couverture, Pères Noël rouge écarlate sur fond de vert sapin. Surprise dans les regards ou plutôt sidération. Unanime et muet Il-nous-prend-pour-qui ?

¹⁰Les trois messes basses, extrait des *Lettres de mon Moulin*, Alphonse Daudet, Librio (réédition), 2018.

¹¹Contes de Noël, Charles Dickens, traduction de Marcelle Sibon et Francis Ledoux, Gallimard (réédition), 2012.

¹²Joyeux Noël : histoires à lire au pied du sapin, Gallimard, 2015, et Au pied du sapin : contes de Noël de Pirandello, Andersen, Maupassant..., Gallimard, 2020.

« Savez-vous pourquoi les écrivains se sont tous emparés de ce thème ? Oh ! Pas pour vous raconter de belles histoires de lutins, de rennes et de traîneaux; vous n'avez plus l'âge, rassurez-vous. Mais nous allons le voir, ils s'en emparent pour jouer avec le surnaturel et la magie, le fantastique, ou bien pour caricaturer nos rites, ce rite qui est plus païen que chrétien, et parfois pour flirter avec le blasphème. »

Je mesure, aux dos qui se redressent et se calent dans les fauteuils, un regain d'intérêt ou de curiosité et enchaîne : **Les fées**¹³, de **Sylvain Tesson**.

« Ce Noël-là, le froid s'était abattu. La Bretagne était un oursin mauve et blanc, hérissé de glace. La houle torturait l'océan. Le vent sifflait, coupé par l'aiguille des pins. » Il fait le même temps dehors... Est-ce l'évocation de la Bretagne, d'un univers proche du leur ? Je perçois que cela les accroche. « [...] Pierre, notre ami, était l'ennemi de toute fantaisie. Les contes et légendes qui fleurissaient en Bretagne l'emmerdaient à mort. Il conspuait le folklore, haïssait les « biniouseries ». »

Se projettent-ils dans Pierre ? Est-ce le mot « biniouseries » qui les fait rire ? Je réussis à leur faire écouter avec attention les trois légendes « d'ombres des fées » que narrent les personnages autour du feu, un soir de Noël, jusqu'à la chute : « C'étaient les pieds de Pierre qui avaient traîné dans le sable et creusé leur double griffe pendant qu'on le soutenait. Il n'y avait nulle autre empreinte. Aucune trace de ceux qui l'avaient porté. Et Pierre, éperdu, regardait ce sillon pendant que la houle s'écroulait sans répit. »

« Ça va ? » Oui d'assentiment qui me libère. Je peux enchaîner.

Pour mémoire j'ai abandonné, bien que l'ayant personnellement beaucoup aimé, **La fugue du petit Poucet** de **Michel Tournier**. Ce détournement du conte d'origine, ce parodique *Monsieur Logre*, hippie écolo, fumeur de haschich, le soixante-huitard « *Faites l'amour pas la guerre* », la pudique « *bruyante bousculade accompagnée de cris joyeux* [des sept petites ogresses]... ce grouillis de corps mignons autour de lui [le petit Poucet], ces quatorze menottes qui lui font des caresses si coquines qu'il en étouffe de rire... » qui précèdent une poétique et écolo-philosophique tirade du toujours surprenant M. Logre : « [...] *La respiration de l'arbre c'est le vent. Le coup de vent est le mouvement de l'arbre, mouvement de ses feuilles, tigelles, tiges, rameaux, branchettes, branches et enfin mouvement du tronc* » me semblaient faire appel à trop de références littéraires et historiques pour y entraîner les élèves.

« Changeons de registre, si vous voulez bien. »

¹³Les fées, Sylvain Tesson, extrait de *S'abandonner à vivre*, Gallimard, 2014.

«Ce matin-là, il n'y eut qu'un cri dans tout le paradis : Le bon Dieu est mal luné aujourd'hui» que suivra «Eh bien ! Mon petit père Noël, je vais corser Mon programme ! Tu vas descendre sur terre cette nuit, et non seulement tu ne leur ficheras rien dans leurs ripatons, mais encore tu leur barboteras lesdits ripatons, et Je me gaudis d'avance au spectacle de tous ces imbéciles contemplant demain matin leurs âtres veufs de chaussures» d'un irrévérencieux **Conte de Noël** d'**Alphonse Allais** évite de les voir sombrer dans une léthargie préprandiale.

À ma grande surprise ce qui les fit rire le plus fut le grinçant «Mais les pauvres ?... Les pauvres aussi ? Il me faudra enlever les pauvres petits souliers des pauvres petits pauvres?» et la réactionnaire diatribe du Tout-Puissant : «AH ! Ne pleurniche pas, toi ! Les pauvres petits pauvres ! Ah ! Ils sont chouettes, les pauvres petits pauvres ! Voulez-vous savoir Mon avis sur les victimes de l'Humanité Terrestre ?» dont je vous laisse deviner la sarcastique et trop réaliste raison. Un cynisme du Tout-Puissant à prendre au second degré — pour apprendre le second degré tout en leur faisant confiance.

Lire... et faire lire entre les lignes, j'aimerais servir à cela.

PS : Toute suggestion de courte lecture pour ado désabusé est la bienvenue.

Notices biographiques

Daniel Brochard : né en 1974. Diagnostiqué schizophrène à 19 ans, il suit des études de philosophie, devient peintre en bâtiment, saisonnier agricole, aide-documentaliste, puis étudiant en Documentation. Il est reconnu Adulte Handicapé en 2003. Il crée la revue de poésie *Mot à Maux* en 2005. Il mène de front écriture et peinture.

Catherine Champolion : directrice de la Bibliothèque multimédia Paul Eluard d'Achères et membre du Comité de rédaction de la revue *incertain regard*.

Guillaume Decourt : né en 1985. Il partage son temps entre Paris et Athènes. Il a publié dix livres de poèmes dont : *Les Heures grecques*, Lanskine, 2015 ; *Le Cargo de Rébétika*, Lanskine, 2017 ; *Un gratte-ciel, des gratte-ciel*, Lanskine, 2019 ; *À 80 km de Monterey*, Æthalides, 2021. Ses poèmes ont été traduits en une dizaine de langues. Il collabore à de nombreuses revues et donne des lectures dans des festivals en France et à l'étranger.

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié plusieurs textes dans la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : née en 1947, une enfance en Afrique, des racines dans les Pyrénées Orientales, dites aussi Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *Chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Patrick Guillard : membre du Comité de rédaction de la revue *incertain regard* à laquelle il contribue régulièrement, il a cette année participé à l'entretien mené avec l'écrivain Gérard Noiret.

Claudine Guillemin : géologue, retraitée de l'Education Nationale depuis 2010, elle a pu apprécier le Maroc et ses habitants lors de voyages et séjours de plusieurs années et constate la dégradation de notre biosphère en danger.

Xavier Lemaître : né au milieu du siècle dernier entre mer et montagne sur un plat pays de vent, de pluie et de travail. Francilien, entre Seine et forêt, depuis plus de trois décennies. Longtemps enseignant dans le secondaire et le supérieur. Ecrivain et apprenant toujours.

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Gérard Leyzieux : écrit principalement de la poésie. Il publie ses textes dans des revues papier en France ainsi qu'à l'étranger mais également dans des revues électroniques. En outre, il a publié plusieurs livres aux éditions Stellamaris dont les recueils de poésie *Et langue disparaît* (2018), *Gestuaire* (2019), *Et l'attente attend* (2019), *Tes mots dits et tu/s* (2020), le roman *L'Européelle* (2020).

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Fondateur de la revue *incertain regard*. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *Métamorphose du chemin* aux éditions Éclats d'encre. Son dernier recueil de poèmes, *Recouvrer le monde*, est paru aux éditions Unicité.

Philippe Mathy : derniers livres parus : *Îles de la Gargaude* (L'Atelier des Noyers, 2018), *Étreintes mystérieuses* (L'Ail des ours, 2020), *Dans le vent pourpre*, avec six gouaches d'André Ruelle (L'Herbe qui tremble, 2021), *Un jour et puis l'autre*, en collaboration avec Cécile Belleyme (Les Lieux-Dits, collection Les Cahiers du Loup bleu, 2021).
<https://maisondelapoesie.be/poetes-list/57482/>

Gérard Noiret : écrivain et critique littéraire. A publié des livres aux éditions Obsidiane, Maurice Nadeau, Actes Sud. Membre du Comité de rédaction de *En attendant Nadeau*, *Europe*, *Secousse* et *incertain regard*. Précurseur des ateliers d'écriture en France, il est aussi animateur de débats. Quelques titres parmi sa bibliographie : *Chroniques d'inquiétude*, *Polyptyque de la dame à la glycine*, *Le Commun des mortels*, publiés chez Actes Sud, *Autoportrait au soleil couchant* chez Obsidiane. Son dernier recueil, *Rue Chair et Foins*, est paru en mars 2022 aux éditions Tarabuste.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme, un plaisir qui peut être partagé.

Thierry Renard : né en 1963 à Lyon. Il s'est fait remarquer, dès 1978 – en tant que comédien, poète et animateur de revue. Il a longtemps partagé sa vie entre l'écriture, le théâtre et de nombreuses autres activités artistiques. Il est aujourd'hui directeur de l'Espace Pandora, « agitateur poétique », à Vénissieux (Rhône). Et, aussi, le directeur de la rédaction de la revue semestrielle *RumeurS*, pour le compte des éditions La rumeur libre.

Elisabeth Rossé : née à Bordeaux en 1976. Auteure, musicienne et anthropologue. Elle a écrit quatre recueils de poèmes : *Rescale*, Editions de l'Atlantique, *Mood Machine*, éditions Rougier, *Œil dit* et *Cadres et vis-à-vis*. Des extraits de ces recueils figurent dans les revues *Décharge*, *Verso*, *incertain regard*, *Poésie Première*, *Arpa*, et sur le site Recours au poème. Elle dirige la compagnie Mood Machine, avec laquelle elle réalise des projets axés sur la mise en voix d'écritures poétiques.

Patrick Werstink : né dans un village au bord de la Loire en Bourgogne, il a été accueilli par diverses revues, anthologies et éditeurs. Livres de poèmes : *Les certitudes précaires*, coédition Gros Textes/revue *Décharge*, collection Polder, 2009 ; *Construire un jour sans colère*, Encre vives, 2011 ; *Les jours d'écume*, Corps Puce, 2012 ; *Impressions d'en deçà*, Corps Puce, 2015 ; *Le mur*, Corps Puce, 2019.

Yi Myung Rim : née le 11 août 1962 à Chang Hang en Corée du Sud, Yi Myung Rim était attirée par la culture française depuis son adolescence. Elle est arrivée à Paris en 1991, a étudié à l'Académie de la Grande Chaumière, puis à L'Ecole des Beaux-Arts de Versailles. Depuis, l'œuvre de Yi Myung Rim a fait l'objet de 13 expositions personnelles et de très nombreuses expositions collectives en France.

Responsable de la publication :
Katell Landier

Réalisation :
Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Yi Myung Rim ©Yi Myung Rim

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.

